

Adjudant HARDING Thomas (1969 -)

Carrière militaire (1986-2016)

Ma carrière militaire a duré 30 ans, 6 mois et 24 jours ; elle a débuté le 6 janvier 1986.

J'ai été décoré de la médaille de bronze de l'ONU pour l'APRONUC en 1993 (élection de l'assemblée constituante du Cambodge), de la médaille OTAN Kosovo pour l'Italie Vicenza en 2001, et de la médaille de l'Union Européenne, opération Mamba/Artémis en 2003 (opération de purge des caches d'armes et d'élimination d'une bande armée au Congo-RDC ; j'étais à l'arrière en Ouganda) . Ainsi bien sûr que de la médaille de la défense Défense Nationale échelon argent, avec les agrafes correspondant aux opérations déjà citées, c'est à dire « Cambodge » pour l'APRONUC (UNTAC en anglais), CONGO, et KOSOVO ainsi que de la médaille de l'Outre-Mer avec les agrafes correspondant aux séjours pour part outre-mer déjà cités (donc pas KOSOVO), et en plus l'agrafe « Djibouti », où j'ai fait un séjour de 18 mois entre 1995 et 1997.

J'avais 16 ans quand je suis rentré dans l'Armée de l'Air, j'intégrais l'École Technique d'Enseignement de l'Armée de l'Air (nom dans le désordre), après un concours. Bref, j'apprenais un nouveau nom : j'étais « Arpette ». Cette école a duré deux ans et est l'équivalent de l'école des mousses, mais pour les sous-officiers techniciens de l'Armée de l'Air. Elle prépare de très jeunes gens qui s'engagent à ses formations techniques de sous-officiers mécaniciens, et les préparent aussi à être militaires par l'obtention de leur premier brevet de formation militaire, avec un degré de responsabilités dont les deux noms m'échappent aujourd'hui. Cette primo-formation a duré deux ans, et elle était rémunérée : j'ai touché 400 Francs par mois les premiers temps, puis à l'âge de 17 ans dans les 1700 Francs par mois, de mémoire....

J'ai réussi à passer cette étape, notamment parce que j'étais arrivé 2^e au concours, et que vu que le premier avait du réussir le concours du Gaz et n'était pas là, le Colonel m'a remis un insigne « spécial » à la remise des insignes, qui est la première cérémonie mystique réservée aux recrues dans les armées. En gros ça veut dire qu'on vous a admis dans le « club ». Je n'ai jamais réussi à trouver ce qu'avait de spécial cet insigne par rapport à ceux de mes collègues, parce qu'il n'était pas en argent et que le colonel aurait pu faire un effort pécuniaire en plus de la récompense symbolique à une première place obtenue au hasard de la correction d'un concours et de la défaillance du vrai lauréat, récompense tenant à se faire remettre l'insigne par « le colonel », ce qui me faisait une belle jambe. L'insigne est parti un jour à un ancien arpète, qui me l'a extorqué lors de la journée de cohésion malgré mes dénégations et explication quand à « qui me l'avais remis », et le pire s'est que je l'ai regretté, cet insigne, parce que c'était devenu un souvenir. Je me suis promené tranquillement tout le long de la formation, passant la plupart de mes samedis et dimanche à picoler en tenue dans des bars, vu qu'il n'y avait que ça à faire quand on sortait et que de manière générale

les gens ne nous aimaient pas. Ma moins bonne note de phase, ça a été celle de préparation militaire, car je m'étais pris de bec avec un instructeur, l'adjudant Jafrezou, et il me tenait pour un branque, ce qui fait qu'après avoir été interdit de rasage par l'infirmerie vu que ça saignait de partout j'en avais plus rien à battre de leurs conneries ! Mais j'ai eu la moyenne suffisante pour obtenir mon brevet militaire, et c'est ce qui comptait. Et j'ai réussi la « phase ».

J'ai fini vingt-cinquième de la promotion, ce qui m'a permis de choisir « Mécanicien Radio Sol » comme spécialité, vu que j'aimais l'électronique depuis tout petit, qui s'était limitée au montage d'un amplificateur opérationnel qu'on m'avait offert à Noël avec tout le matériel, dont le fer et la pince coupante de côté, parce que « j'étais pauvre », et que je n'ai jamais eu l'argent de poche nécessaire à l'achat d'un autre montage. Et que le mécanicien radio sol touchait à tout, du tube au transistor à l'ampli opérationnel, mais avec aussi les aides à la nav (navigation aérienne) dont l'ILS.

j'ai ensuite intégré l'école technique de Rochefort, dont le nom officiel de l'époque m'échappe, pour environ deux ans, et qui s'est tenue en deux phases : le tronc commun électronique et la spécialisation. J'ai réussi sans problème, avec une note moyenne par rapport à la plupart car je n'ai jamais estimé nécessaire de tricher, là où tous les sujets étaient connus d'avance ainsi que toutes les batteries de tests psychotechniques, dits « C ».

J'ai quand même pas fini dernier et j'ai pu choisir une bonne affectation (le premier a le choix entre toutes les affectations disponibles, le dernier choisit celles qui restent, et pour peu qu'il y ait autant d'affectations que de sous-officiers formés il n'a pas le choix !)

Moi, j'ai eu un endroit cool et ma « première affectation » ça a été « centre émission Cognac ».

J'y ai passé une douzaine d'années, et ai effectué un Detam (détachement en opération aérienne) : l'opération APRONUC de l'ONU au Cambodge, en vue de l'élection d'une Assemblée Constituante, d'un pays plongé dans l'anomie et la guerre depuis 20 ans, époque à laquelle les Khmers Rouges avaient pris le pouvoir sur le pouvoir mis en place par les États-Unis, et où, entre 1975 et 1977, ils ont annihilé deux millions de personnes sur 5 millions d'âmes.

Depuis, les différentes factions se faisaient la guerre, et la petite part de population qui n'avait pas pu fuir était victime d'exactions, mais les différentes factions armées avaient fini par se mettre d'accord avec l'ONU pour refaire un État au Cambodge, et un état ça commence par une Constitution établie par une Assemblée Constituante, donc l'ONU a été mandaté par les différentes factions armées pour organiser une Assemblée Constituante ce qui a pris 5 ans, plusieurs dizaines de milliers d'administrateurs civils et de militaires en même temps plus les relèves, et total plus de 3 milliards de Dollars américains plus les rallonges d'hommes, de transport et de matériels, payés rubis sur l'ongle aux différents pays pour leurs militaires, aux gens qui s'étaient engagés

directement dans l'ONU, et surtout aux Maffias qui se sont précipitées de partout dès les premières heures pour profiter de l'aubaine, mais la plupart des réfugiés étaient rentrés au pays en 1993, et avaient grâce à la formidable aventure humaine de 5 ans désormais en main leur précieuse carte d'électeur, avec l'empreinte de leur pouce dessus, dont la présence de l'encre de la cérémonie sur le pouce avait été la dernière joie de nombreux futurs électeurs, car elle permettait aux membres dissidents des factions étant parvenues à se mettre d'accord au bout de 20 ans pour un pays, sauf qu'eux ils ne l'étaient pas, de repérer le futur électeur à éliminer, ce qui était fait aussi sec ou après torture selon l'humeur des fiers combattants.

L'heure de l'élection approchait.

Moi je suis arrivé en janvier 1993 et j'y ai vécu le moment de l'Élection de l'Assemblée Constituante en mai, pour quitter le théâtre d'opérations en juin, car j'étais arrivé au bout de mes 6 mois de Detam. Élection malheureusement accompagnée de fortes menaces d'attentats, ce qui a fortement restreint les libertés qu'on avait eu tout le long, vu que le commandement avait peur qu'on se fasse descendre.

Nous, on avait déjà perdu un personnel dans les 15 premiers jours du Detam, qui avait fait l'échange avec moi de son tour de l'aéroport de Siem Reap, près des temples d'Angkor, où l'on tenait un gars qui donnait une fois par jour la météo locale et l'état de la piste par radio HF BLU à l'Aéroport de Pachentong présence française, c'est à dire nos contrôleurs aériens qui était là pour le contrôle Radar de la zone où il portait et la déconfliction des vols, ce qui arrivait, et était réglé en anglais par les contrôleur sur la fréquence de l'opération par « for your information, tel avion, tel avion : break à droite ! ». L'état de la piste, c'était pour que nos Transall ne laissent pas leur train d'atterrissage un mauvais jour sur le terrain parce que « pas de bol aujourd'hui il a plus et c'est de la boue », parce qu'il fallait plus de douze jours de voyage avec la distance et les non-autorisations de survols de pays pour faire venir un nouvel avion, parce qu'on en avait besoin, et la perte d'un appareil en déjà trop peu grand nombre dans l'Armée Française (de l'Air). Lors de son trajet en mobylette de son lieu de « domiciles » à son lieu de « travail », c'est à dire l'aéroport de Siem Réap, équipé d'un casque orange « obligatoire pour sa propre sécurité », les khmers rouges qui avaient positionné le camion qu'ils avaient préparé pour l'attentat ont repéré « le phare du casque orange du soldat français de l'ONU » à un kilomètre, ont foncé vers lui, ont déboîté sur sa file le temps de le percuter, et ont rejoint le file normale de leur direction, évitant ainsi d'autres morts qui ne les auraient pas beaucoup gênés, et ont disparu au loin dans la minute qui suivait. Sur le moment il y a eu trois témoins, mais le lendemain aucun des témoins n'avait jamais existé, et on n'a jamais pu prouver que c'était un attentat.

Pour se déplacer nous-mêmes, on avait 4 véhicules : un 4x4 ONU que conduisait exclusivement le commandant du détachement, un 4x4 ONU à plateau que prêtait quelquefois le lieutenant du détachement, et enfin deux « bougnoulettes », des minibus loués avec conduite à droite, vu quelles

provenaient d'un pays voisin où l'on roule à gauche où « quelqu'un » les aura acquises pour pas cher, et nous les louait pour « un certain prix », vu que le commandement français « n'arrivait à nous faire allouer plus de véhicules » alors qu'on en avait besoin, à commencer pour effectuer les relèves entre la villa où l'on logeait en ville « en immersion », c'est à dire exposés volontairement en dehors du bastion français, qui occupait quant à lui une rue complète dans Phnom Penh, dont les extrémités pouvaient être fermées aisément si l'opération APRONUC avait tourné mal et que les Khmers Rouges ou autres factions auraient décidé de zigouiller de l'administrateur civil comme du militaire de l'ONU, ce qui ne s'est pas produit, sauf pour mon collègue et peut être quelques autres cas qu'on n'a pas su, mais j'explique l'abandon de la politique d'immersion pour celle du bastion qui sera la politique future l'Armée de l'Air. Un jour, un groupe est sorti au restaurant avec une des bounouettes, et en sortant du restaurant le véhicule avait changé d'aspect, vu que tous les équipements avaient été prélevés : phares, clignotants, essuies glaces, rétroviseurs, balais d'essuie-glace. On s'est donc tous cotisés sur décision unilatérale du commandant, parce que « c'était leur faute », et qu'il n'y avait pas d'assurance prise par le commandement français pour ce cas, commandement français qui se contentait de régler la location des véhicules qui auraient du être fournis par l'ONU, d'autant qu'il y en avait des centaines qui rouillaient sur un énorme parking en attendant de trouver preneur, pourvu qu'il ait une justification. Il y avait aussi concernant le transport la Police de l'ONU, qui n'avait pouvoir que sur les membres de l'ONU et à ce titre effectuaient régulièrement des contrôles de vitesses pour des limitations de vitesse ne concernant que les membres de l'ONU, avec les zones en ville limitée à 30 et sur route à 60. Un jour que le lieutenant m'avait mis en mains le 4x4 à plateau pour aller faire des courses au marché de Pochentong au profit de la plate-forme radar/cabine de contrôle aérien où l'on se tenait, avec la petite cuisine, une construction démontable, où je passais mes journées quand c'était mon tour d'aéroport, et que je n'étais pas Contrôleur Aérien dans la cabine comme le gars qui est mort et nous a manqué « un certain temps » le temps que l'on nous envoie un remplaçant, je me suis trompé de limitation de vitesse parce qu'il n'y avait rien sur les côtés mais c'était « en ville », j'ai cru dans un premier temps que le type au bord de la route allait me tirer dessus, parce que la relève de vitesse se fait au « pistolet », qui même s'il ne ressemble pas tout à fait à un pistolet mais se tient pareil. Ce qui fait que j'ai accéléré en donnant un coup de volant dans un premier temps, avant de freiner parce que je m'étais aperçu de ma méprise, et que comme pour moi j'étais dans les billes je n'ai pas tenu compte du geste du policier de l'ONU, qui me demandais en fait de m'arrêter, mais pas à la française. Quelques jours plus tard, le lieutenant est venu me voir parce qu'on avait une amende, c'est à dire une sanction qui pouvait aller jusqu'au retrait de permis ONU, et qu'il avait déterminé que c'était moi, et après qu'on se soit mis d'accord sur le fait que la zone entre le marché et l'aéroport était en ville, mais que je n'en avait pas été informé, et que je n'avais pas pris la fuite volontairement mais qu'il y avait erreur d'interprétation des ordres du policier de l'ONU, il a fait le retour au général ce qui fait que je n'ai pas été puni, et à l'ONU ce qui fait que les policiers ont pu avec un peu de chances réviser leur procédure.

(retour à la mort du gars, qui était Contrôleur Aérien, ce qui fait qu'il a manqué un contrôleur au détachement pendant un certain temps lors des relèves, où ils se tenaient à 3 dans l'étroite cabine pour faire le job de contrôle aérien « informationnel », le Contrôle Aérien « formel » OACI (Organisation de l'Aviation Civile Internationale) étant quant à lui effectué par la tour de contrôle,

par une équipe civile de malais qui avaient été formés par l'OACI pour l'occasion. Le contrôle aérien par les malais se faisait en vol laissé libre aux aéronefs pour le trajet, dont le nom m'échappe aujourd'hui (c'est VFR en fait), qui se pratique parfois lorsqu'il y a peu de trafic, mais du trafic, il y en avait, et les contrôleurs aériens français, qui disposaient du radar, procédaient régulièrement à la « déconfliction des vols » à laquelle ils avaient droit en annonçant à la fréquence de trafic « tel avion, tel avion, pour votre info : break à droite. en anglais)

Moi, on m'a proposé de me rapatrier « parce que c'était mon tour normal », alors que, non, justement : ça n'avait « pas été mon tour », car je l'avais échangé avec lui pour qu'il puisse prendre ses 15 jours de vacances obligatoires par l'ONU durant le séjour à la date convenue avec ses copains, parce que moi, tout ce qui m'importait, c'était d'avoir l'occasion de visiter les temples d'Angkor et pas de partir en vacances en avion de ligne à Pattaya. J'ai eu du bol ce jour là de n'être pas le militaire français en mobylette, parce qu'on était pas capable de lui affecter un véhicule de l'ONU pour faire un travail important, mais qu'il fallait qu'il le fasse, accompagné d'une mesure de sécurité ridicule imposée par le commandement qui n'a fait que le rendre qu'encre plus repérable qu'un « blanc » « en uniforme français » « sur une mobylettes de location ». Et j'ai dit « désolé les gars, mais moi je suis là pour faire un job, la maintenance radio sur l'aéroport de Pochentong, la HF BLU de la villa, et la mission à l'aéroport de Siem Reap, et je vais rester ».

Les adjudants, le lieutenant et le commandant du camp ont toutefois convenus d'envoyer un élément du GT Metz présent au Detam à ma place pour finir le tour du gars qui était mort, parce qu'il était volontaire et que c'était « un élément sûr, connu de l'adjudant ». Il a toutefois été décidé qu'il serait logé au camp de légionnaires de Siem Reap, parce qu'on s'était aperçus vu l'expérience de perte de personnel qu'en ville, c'était décidément devenu trop dangereux, et que « la doctrine de l'immersion » avait ses limites. Durant son tour d'aéroport, « on » déterminera que les tâches de relevés de pénétration de terrain à l'aide du pénétromètre, d'évaluation de la météo à l'aide des fiches pratiques, d'utilisation de la HF BLU version armée de l'air qui ne variait du modèle de la Légion que par l'alimentation secteur et l'ampli 100 Watts, Ainsi que la procédure de transmission de l'ensemble dans le langage des contrôleurs aériens de l'Armée de l'Air Française pour le contact journalier du matin, serait parfaitement à portée d'une équipe de légionnaires formée par le sergent du GT Metz qui était là, qui y consacraient deux heures par jour comme tâche annexe à tour de rôle, parce qu'il ne faut pas prendre les légionnaires pour des cons ou encore moins des incapables et que ça fait longtemps qu'on aurait du demander. À l'issue de la formation, le sergent du GT Metz a passé trois ou quatre jours à accompagner les légionnaires désignés afin d'effectuer la tâche « en double », puis est rentré par la première rotation d'avion où on pouvait le tasker, c'est à dire vraisemblablement la première rotation qui passait, « en tant qu'observateur », « dans le cockpit, comme le reste de l'équipage sauf le mécanicien « soute », qui surveille les « pax, ou « passagers » ».

Le père du gars a vu son billet d'avion payé aller-retour pour la cérémonie à l'aller et l'accompagnement du rapatriement du corps « au pays », car il était d'un département ou territoire

d'Outre-Mer, au retour, mais son avenir était mal engagé, car le gars mort était le soutien de famille : c'est lui qui rapportait les sous avec sa paye de sergent. Les gars qui ont eu à porter le cercueil lors de notre petite cérémonie --- le général nous a fait prêter un « clairon », c'est à dire le mec qui va avec le clairon plus le clairon --- sous l'auvent béton de la tour de contrôle, ont confié après qu'ils avaient eu du mal, parce que le gars était une masse d'un mètre quatre-vingt-dix plutôt râblé, et qu'il était dans un cercueil en plomb pour le voyage en avion. Le commandant de la cérémonie a annoncé « garde à vous ! », puis « présentez, armes ! », puis « aux morts... », le clairon à joué « aux morts ». Alors les 6 porteurs ont levé le cercueil du catafalque de fortune qui était là, ils l'ont porté jusqu'au convoyeur de soute de l'avion de ligne civil qui était là, on a attendu que la soute se ferme, avant que le commandant de cérémonie n'annonce « reposez, armes ! », puis « repos. », et ça a été terminé, c'est-à-dire qu'on est restés tous encore cinq bonnes minutes immobiles avant de nous disperser par un « garde-à-vous ! », « rompez les rangs... ». On en avait tous gros sur la patate, mais « la vie a repris, parce que les choses sont comme ça » au bout d'une semaine. Moi, ce que je retiens de tout ça, c'est qu'entre la doctrine de l'immersion qui avait été menée jusqu'au bout, c'est à dire que là on avait logé un mec en ville tout seul ; l'absence de volonté du commandement français à tous les échelons pour nous faire affecter des véhicules ONU, qui rouillaient neufs par centaines sur les parkings de l'ONU en attendant d'être affectés ; et enfin l'insistance du commandement à faire porter un casque à ses personnels, parce que tout ce qu'on avait trouvé de mieux à faire, c'était de louer une mobylette pour les déplacements quotidiens du gars sans avoir défini de « trajets alternatifs, à changer tous les jours parce que ça fait partie des consignes élémentaires de sécurité que les officiers sont sensés apprendre en école lors de leur formation initiale, et quelles ont été rappelées à tous, officiers et sous-officiers, à l'arrivée au séjour », et enfin l'insistance du commandement à faire porter un casque, dans un pays où personne n'en porte, ce qui désigne le porteur du casque comme une cible facile, au cas il aurait un accident, sachant que la circulation est tellement dense qu'on ne roule pas à plus de 30 kilomètres/heure, et que, oui, il est sur une mobylette, et « Oui, il peut avoir un accident, mais après tout, qu'est-ce qu'il fait là, sur une mobylette, alors qu'il est militaire de l'Armée de l'Air française dans une opération de l'ONU, qui tient des véhicules disponibles pour « la mission » ». Moi, ce que je retiens de tout ça, c'est que je suis dégoûté, et qu'on a perdu un gars ce jour là « sur un coup facile », mettant sa famille en difficultés, famille qui n'a probablement jamais été indemnisée car on n'a jamais pu avoir de preuve de l'attentat, alors que l'attentat est une évidence et que les témoins qui se sont spontanément présentés ont disparu en 24 heures, probablement éliminés comme témoins gênant par les Khmers Rouges, à moins qu'ils aient été menacés suffisamment pour fuir le plus loin possible, ce qui pour nous revient au même : « pas de témoins, pas d'attentat ».

Je n'ai pas pu visiter les temples d'Angkor, et je ne grèverais pas mon empreinte carbone pour y aller, mais c'est dommage : le premier avril, lorsque j'étais enfin en vacances et que j'avais été tasqué sur un vol compatible via la billetterie de l'ONU, et que grâce à mon ticket d'avion --- en fait, grâce au mécanisme de contrôle des passagers en vigueur que j'ai oublié, et qui peut parfaitement être une liste d'embarquement aux mains de l'équipage --- j'étais enfin assis dans le Transall de l'Armée de l'Air Française qui effectuait les rotations quotidiennes de transport aérien de passager sur les 3 ou 4 aéroports du pays, par sauts de puce. J'étais à la place que le souteur m'avait indiqué, à moins que je me sois posé à la première place libre laissée par les autres

passagers, que ce soit l'ONU ou les associations humanitaires, comme « Médecins aux pieds nus », qui dans sa philosophie devait plutôt prendre le train, qui fonctionnait, ou « Médecins du Monde », qui logeait dans l'hôtel Sheraton à 146 Dollars américains par jour la chambre la moins chère, sachant qu'un administrateur civil de l'ONU touchait environ 150 dollars par jour, et que les tarifs de l'hôtel étaient qu'calqués dessus, si bien que les administrateurs civils de l'ONU se plaignaient de ne pas même avoir de quoi s'acheter à bouffer une fois payé l'hôtel, parce que dans leur esprit étriqué il n'y avait pas d'autre logement possible que l'hôtel Sheraton, avec son restaurant trois étoiles intégré que j'ai fait une fois, parce que l'adjudant Hrennik avait organisé une sortie avec le minibus de location qu'on avait, et qu'on ne pouvait quasiment plus sortir autrement.

Effectivement, le 3 étoiles du Sheraton valait le coup et j'ai participé joyeusement à un gueuleton tel que que je n'avais pas vu depuis longtemps pour moins de 50 dollars, et on est rentrés à l'heure, contrairement à la fois où l'adjudant Hrenik et son équipée ont eu 10 minutes de retard à cause d'un barrage qui avait bloqué et qu'ils ont bien failli tous se faire virer, avant que l'autre adjudant du détachement qui souffrait le martyre à cause de ses calculs rénaux depuis peu après le début du Detam, mais ne voulait pas se faire rapatrier, a désamorcé la situation en prenant le commandant à part, qui était catholique, croyant, et avait ses principes de commandement, mais sur les conseils du lieutenant et avec l'aide des adjudants nous avaient les rênes libres depuis le départ, « à condition d'être à l'abri avant 22 heures », et on respectait la consigne, avant que la situation ne change à cause des risques supposés par le commandement d'attentat, que laissaient courir les Khmers Rouges car le bruit fait plus de mal encore que l'action. Ces « risques d'attentat », donc avaient entraînés « le retour obligatoire avant 22 heures à la villa, sous peine de rapatriement », et on était précisément dans ce cas parce qu'ils avaient dépassé le créneau de dix minutes. L'adjudant avec ses reins douloureux a calmement expliqué les conséquences d'un rapatriement de cette équipe sur la fin de son séjour à lui, parce qu'il mettrait le fonctionnement de l'aéroport en péril par manque de personnel et que, du coup, ce serait lui, commandant de détachement, qui serait rapatrié, et le commandant s'est désamorcé. Du coup on n'a pas perdu l'adjudant Hrenik, qui a menacé de me rapatrier une fois avec raison, vu qu'ayant oublié que c'était mon tour de matin j'avais passé la nuit à l'hôtel avec une fille qui me chauffait depuis un moment pour passer la nuit gratuitement for la chambre d'hôtel, c'est à dire dépenser 50 Dollars dans le business du tôle, mais je m'en foutais... et qu'un collègue qui m'avait croisé dans la boîte de nuit au-dessus de l'hôtel la nuit précédente s'est dit que j'étais peut-être là lorsqu'on ne m'a pas trouvé au lit, croyant à une panne de réveil au petit déjeuner, et que mon voisin de chambre qui était mécano fil et donc tournait avec moi ne m'a pas couvert... du coup ils ont pris mes fringues de travail avec eux et se sont pointés à l'hôtel, avec Hrenik au volant qui fulminait, hôtel où il a fallu chercher ma chambre, plus cinq minutes le temps qu'on me persuade que c'était mon tour d'aéroport, ce qui a pris trente secondes, et que je m'habille et rassemble dans mes bras mes fringues et mes chaussures civiles, et que je redescende en vitesse. Du coup, en montant dans le camion, j'ai eu droit à une remontrance de l'adjudant Hrenik, qui crispait ses mains sur le volant du minibus qu'il n'avait pas redémarré, et m'a dit que « c'était la dernière connerie » et « qu'à la prochaine, c'était le rapatriement », avant de démarrer le camion et de rouler à fond de caisse, parce qu'on était en retard pour ouvrir l'aéroport à 6 heures du matin, c'est à dire trop vite pour être reconnus par l'un des innombrables barrages de nuit qui aurait changé d'emplacement au hasard de la fantaisie des membres d'une des innombrables milices qui tenaient les barrages. Mais on est arrivés sans encombre ce jour là à l'aéroport de Pochentong, sur la plateforme béton qu'avaient réalisé eux-mêmes nos prédécesseurs, pour échapper aux serpents qui

pullulaient dans les herbes, et aux mines qui avaient beau être recherchées et déminées, apparaissaient comme par magie à chaque fois, comme la fois où les locaux ont désherbé à la flamme et que 3 mines antichar ont pété autour du camp, dont une à proximité de la réserve de carburant de 5000 litres des groupes électrogènes, avant que les pompiers n'arrosent toute la zone en vitesse au FTP, c'est à dire le camion à mousse, qu'il a fallu qu'ils rechargent ensuite pour assurer la sécurité des vols. Parce que c'est le rôle principal de pompiers de l'Armée de l'Air française, et que cette exception, avoir des pompiers, permettait qu'on les mette à disposition de l'ONU, comme le reste de l'équipe qui servait l'Aéroport International de Pochentong, qui ne pouvait s'appeler Aéroport International que grâce à la présence permanente de pompiers équipés pour défendre un aéroport. Le reste de la mission s'est déroulé normalement : on était 2 radio et 2 fil, pour faire des économies : les autres étaient 3 par spécialité pour pouvoir faire « matin ; après-midi ; nuit » et survivre au Détam (ou Détachement Aérien Militaire), alors on nous a constitué en une équipe de 4, comptant sur le fait que le risque d'une panne majeure d'un équipement de l'une ou l'autre spécialité était improbable (et c'est improbable, mais pas /impossible/, mais cela ne s'est effectivement pas produit, et ma plus grosse galère a été de devoir appeler « les australiens », qui s'occupaient du réseau téléphonique de l'ONU, pour leur dire en anglais que les locaux avaient encore piqué deux cent mètres du câble téléphonique qui nous reliait à la tour de contrôle de l'aéroport, que c'était « your stuff », et « qu'il fallait encore venir », et déjà que mon anglais est mauvais autant y à l'expression « petit-nègre English, man! » qu'à la comprenette, qui marche encore moins bien face à l'accent épais et au machouillis inarticulé d'un australien, mais ils sont venus. On avait donc un rythme de travail « matin ; après-midi ; nuit ; repos » qui nous donnait un temps libre considérable, et j'ai fait beaucoup de reportages photos et de photos d'architecture, d'abord avec le 50mm F 1.6 et son reflex automatique que j'avais acheté d'occasion à la FNAC avant la départ, et dont le cran de la molette de vitesses était tellement usé qu'elle tournait quasi librement, si bien que le jour où c'était mon tour de faire « observateur » « en siège haut du cockpit » « pour détecter les départs de feu, c'est à dire pas le tir de Kalashnikov qui nous fait régulièrement des petits trous, mais plutôt celui d'une roquette antichar ou quelque chose comme ça, qui ne se contentera pas de faire des trous dans l'avion mais à peu de chances de nous toucher, soit d'un missile sol-air dont on ne sait pas à l'heure actuelle s'ils pourraient s'en procurer, sachant que les avions n'ont pas été équipés de pods d'évasion infrarouge (ça ne s'appelle pas comme ça mais c'est l'idée, car c'étaient des fusées qui produisaient une forte chaleur et partaient dans tous les sens, rendant ainsi l'avion « invisible au missile dans tous ce bordel de points de chaleur », auquel cas notre seule chance de survie est que tu hurles « missile ! » si tu as la chance de le voir partir juste au-dessus des arbres, ce qui me laissera le temps d'effectuer de manoeuvres d'évasion. Maintenant, si tu me dis que tu as pris ton appareil photo quand on va passer au-dessus, on ne survole pas cette zone d'habitude. Ça, ça a été le briefing avant le décollage, et personne ne m'avait prévenu, vu que pour moi c'était le vol obligatoire en observateur place haute qu'on devait effectuer durant le séjour, parce que le commandant du détachement l'avait décrété et que ça nous ferait des heures de vol, et qu'on pouvait faire autant de rotations qu'on voulait, mais qu'il en fallait au moins une. Les 3 heures de vol coefficient 9, c'est à dire 9 jours de retraite par heure de vol fois 3 = 27 jours gagnés, se sont transformés en coef 1, c'est dire 3 jours de retraite de gagnés, parce que le chef pilote du détachement qui avait indiqué « zone de guerre » n'avait pas réussi à convaincre ceux qui nous gouvernent, et que malgré les trous qui ont criblé nos avions durant tout le séjour « le théâtre du Cambodge n'a jamais été classé zone de guerre, je sais ce que tu as fait, parce que j'ai

parlé au commandement de bord de ton vol, et tu l'as bien fait, mais les choses sont comme ça (coup de fil du chef pilotes de Cognac, qu'on m'a passé et que je me demandais bien pourquoi, qui contrôlait en fait les heures de vol, l'année suivant le Détam). Heureusement, après que j'aie fait la surveillance attentive du sol en balayant toute la zone visible du pare-brise du cockpit qui fait bien 160 degrés, alors que j'ai sdes lunette même si j'ai pris quelques photos du cockpit pour le souvenir. Surveillance alors que ce n'était pas nécessaire, jusqu'au moment où le commandant de bord s'est retourné et m'a dit « apprête-toi, on arrive sur la zone dangereuse », alors j'ai redoublé d'efforts. À un moment ils m'ont dit que je pouvais arrêter, et descendre de mon siège pour aller à la fénêtre, parce qu'on a changé l'itinéraire et qu'on va faire un passage au-dessus des temples mais qu'il ne fallait pas que je me loupe parce qu'il n'y en aura pas un deuxième, vu qu'ils ne sont surpris que le première fois, que c'est un passage bas et qu'il y'aura des trous. Alors j'ai fait toutes les photos que je pouvais, sans penser à vérifier la molette de vitesses capricieuse de mon appareil vieillissant, et tous mes clichés ont été surexposés, mais les cambodgiens ont réussi à faire des tirages à peu près corrects sur demande, et j'ai eu mes propres photos aériennes des temples d'Angkor, à défaut de celles à hauteur d'homme ! Clichés malheureusement perdus il y a quelques années, avec tous les tirages comme les négatifs de toute ma vie de photographe amateur, « en faisant jeter le mauvais carton avec le reste des rougnes par l'entreprise de nettoyage qui venait pour mon syndrome de Diogène ». J'ai aussi beaucoup fréquenté le salon de massage – bordel, et un bar, le « Café Français », qui était sans doute le seul bar « non putes » de Phnom Penh. Je buvais peu, mais comme les autres habitués j'ai beaucoup plaisanté avec les serveuses, qui quand on leur offrait un verre s'exclamaient, au moins pour l'une, « Cognac ! ». La nuit, enfin les nuits où j'étais libre de dormir à l'extérieur, je ne dormais jamais seul, soit à l'hôtel, soit chez l'habitante. Et c'étaient des nuits tendres, quoique pour la plupart tarifées, que je réglais dans les 20 à 25 dollars à la fille sans demander combien s'était... J'ai fait également beaucoup d'expériences culinaires, que ce soit au restaurant ou bien dans la rue, mais pas celle de « l'oeuf de cent ans », parce que c'est pas possible --- mais un collègue plus âgé l'a faite devant moi, pour la photo.

On a notamment remonté le radar qui allait rester pour le nouvel état d'un vieux pays sur la construction proche de la plate-forme en béton qui nous avait sauvé des mines, parce qu'il y'en avait encore et un jour qu'ils débroussaillaient à la flamme ça a pété tout autour à 3 endroits avant que nos pompiers n'éteignent en vitesse, qui jusqu'à présent constituait un tâche aveugle sur le radar, et je me suis blessé sur un piquet de câbles complètement rouillé, mais comme je ne voulais pas interrompre les travaux je me suis soigné seul, avec la trousse qu'on avait pour les petites urgences. Total le lendemain matin j'avais une estafilade de 20 cm qui purulait, et le médecin a passé plusieurs semaines à gratter parfois jusqu'à l'os puis mettre de la bétadine crème avant de refaire le pansement, et chaque jour la question de m'évacuer se posait. Mais ça a fini par guérir, et j'ai longtemps su le nom du médecin... Le 1er avril, j'étais dans l'avion que l'ONU m'avait autorisé de prendre suite à la demande de tasking que j'avais faite au comptoir des passagers de l'ONU, parce qu'il n'y avait pas de passe-droit de tasking de vol pour les vacances. J'étais assis, et je ne sais plus si c'était le soutier qui m'avait placé, ou si tout le monde se mettait n'importe-où, mais j'étais en pleine tour de Babel, avec des tenues traditionnelles de tous les continents. Sauf que ça faisait « un certain temps » qu'on était sur le tarmac, et qu'on aurait du décoller depuis longtemps. Au bout « d'un certain temps en plus du certain temps », le soutier est arrivé, et a

déclaré en anglais « messieurs-dames, nous ne décolleront pas aujourd'hui, et vous pouvez descendre de l'appareil : les Khmers Rouges ont attaqué l'aéroport de Siem Reap. » --- Moi qui suis français, j'ai tout d'abord cru à un 1er avril particulièrement réussi, mais au final c'était vrai : les Khmers Rouges avaient organisé une opération d'envergure, avec plus de soixante attaquants (en tous cas, c'est le nombre de corps de combattants Khmers Rouges qu'on a retrouvés morts dans les jours qui ont suivi le combat, dans un rayon de trente kilomètres où les plus résistants avaient réussi à se traîner). Les Khmers Rouges avaient compté sur une confusion due à la tradition française du premier avril, et avaient attaqué l'aéroport de Siem Reap : ils sont tombés sur les légionnaires de garde, qui ont été rejoint aussitôt que possible par les renforts qu'ils avaient prévenu au déclenchement du feu de Khmers Rouges, et on n'a pas entendu parler même d'un rapatriement chez les légionnaires, alors qu'au moins 60 des valeureux soldats qui continuaient de tuer du villageois tous les jours pour les décourager de l'idée même de voter sont tombés au combat ce jour là. La conséquence pour moi est que je n'ai pas eu de vol de remplacement qui serait parti « plus tard, mais avec un arrêt à Siem Reap pour aller voir les temples d'Angkor, donc les « vacances » de 15 jours imposées par l'ONU se sont transformées en autant de journées de reportages, ce qu'a donné « la petite fille aux cacahuètes », qui est le seul tirage qui me reste de ma vie de photographe que je puisse encore admirer, vu qu'il est sur un mur chez ma tante, parce que je le lui ait offert. J'ai aussi réalisé un reportage au marché du Vat Phnom, de mémoire, enfin le grand marché de Phnom Penh avec sa grande coupole en béton, et son marché aux fruits et légumes où je ne peux pas venir sauf tôt le matin... J'ai réalisé un reportage le long de la voie du train aussi loin que je le pouvais, avec ses alignements de baraques en bois, où les blacks de l'ONU allaient au bordel, et pas que, car c'était là que j'avais été déniaisé par les gars du Detam précédent qui faisaient la *relève glissante*. C'est à dire celle qui permet le passage de consigne d'un Détam à l'autre, par la présence de 2 ou 3 « anciens » pendant encore une quinzaine de jour. Ils nous avaient donc amené un soir « aux caisses », où j'ai commencé par dire « non » avant que la fille ne s'assoit sur mes genoux et me chauffe jusqu'on « ok, on y va », et le on y va, c'était un box avec une porte bricolée en bois, qui faisait juste la taille nécessaire pour y installer un matelas, sur lequel était glissé un drap à la propreté douteuse. J'ai commencé, après l'avoir embrassée goûlument, par descendre doucement pour la lécher, avant de me raviser parce qu'il y avait un furoncle, mais j'ai demandé à ce qu'elle me mette la capote, et quand, après avoir terminé une joyeuse partie de jambes en l'air relativement rapide pour moi, je lui ai demandé « how old are you », elle m'a fait fièrement un « fifteen! », qui m'a laissé sur le cul, bien que je m'y attende un peu vu qu'elle ne faisait certainement pas 18 ans. Ceci dit, j'ai eu assez longtemps une copine de 35 ans à Phnom Penh, donc quand on veut on trouve...

Beaucoup plus tard, en fin de séjour, à une époque où on avait couvre-feu à 22h le soir, et que mon rythme « matin ; après-midi ; nuit ; repos » s'était transformé en « matin ; après-midi ; nuit ; garde à la villa pour contrôler les entrées-sorties des gars du détachement ». parce que jusqu'à présent, on avait eu un régime de faveur par rapport aux autres et que tout se paye, même si on n'a jamais rien demandé, et que le nouveau régime me tapait sur les nerfs, mais il me restait les ballades l'après-midi. Alors, un jour que je rentrais de ballade d'après-midi avec mon PA Mac 50 à la hanche, vu que désormais on était armés, j'ai fait de la dissuasion non-violente par supériorité armée : alors que j'arrivais à la villa qui suffisait à loger, et logeais donc tous les servants français de l'aéroport de

Pochentong (c'est à dire pas les pilotes ni les mécaniciens avions, mais les gens affectés à l'aéroport), c'est à dire les pompiers, les mécaniciens radar radio et filaire, le lieutenant et le commandant, villa à où je montais désormais la garde un jour sur quatre, garde qui consistait en fait à surveiller les allées et venues de mes camarades et à vérifier qu'ils portaient bien « armés », j'ai aperçu une grosse bagnole garée devant, du style des bagnoles employées par les triades chinoise à Phnom Penh, et le garde qu'ils avaient laissé, certainement armé d'un pistolet comme moi. Ils avaient manifestement du monde à l'intérieur de la villa, et ces gens ne viennent pas pour rien, mais pour commettre des exactions et ça peut aller jusqu'à tuer. Je me suis approché doucement et je me suis caché derrière la cabane en paillis du coiffeur, à une dizaine de mètres de l'entrée de la Villa, pour observer et déterminer un plan. Je me suis retourné parce qu'on approchait de l'heure limite pour les ballades à cause des restrictions dues aux menaces d'attentats, et ça n'a pas loupé : deux collègues rentraient de ballade, et eux étaient équipés Famas (on avait pas assez d'armes pour équiper tout le monde en PA + Famas, ce qui était la règle, alors on partageait les armes). Là, je vais vous dire un truc qu'il faut avoir expérimenté en situation de danger pour savoir : le langage des signes des fantassins, il y a sans doute chez les fantassins professionnels une grande part d'apprentis pour « régler les détails », mais « la base, s'est l'instinct qui parle » : j'ai pointé du doigt le premier qui arrivait et je l'ai glissé jusqu'à sa destination, et il a parfaitement compris « toi : là », j'ai pointé du doigt le deuxième mec qui arrivait et l'ai glissé à sa destination d'un « toi : là », et comme un troisième arrivait un peu plus loin je lui ai signé « toi, tu fais le tour et tu bloques » en faisant le mec pointé du doigt, suivi de le moulinet qui allait à l'horizontale bien du tour du doigt et en finissant par ma paume « bloquant de face en avant » d'un mouvement de l'avant-bras. La situation était alors la suivante : mes deux gars positionnés en tireur à genou à 30 mètres, c'est à dire 20 mètres plus près qu'à l'entraînement, l'un au milieu de la route, l'autre sur le côté. La portée pratique d'un pistolet au combat est d'environ 10 mètres pour un tireur bien entraîné, au-delà ça part n'importe où, mais pas dans la cible ! Le gardien était fait, et quand je me suis montré à plein au bout d'une minute, en plein dans sa portée de tir, et en plain dans la ligne de tir de mes gars, sachant que mon propre pistolet était toujours sagement dans l'étui à la ceinture, en sortant de ma semi-cache de cabane en paille, le temps que le troisième se mette en place, et je comptais sur le fait qu'il avait vu à quelle distance j'avais placé les copains, il m'a fait « ok » de la main, enfin j'ai bien compris son signe à lui, et est rentré tout doucement dans la villa. Il est ressorti le premier au bout de deux minutes, et dans la minute qui suivait trois autres chinois en costard sont sortis. Ils sont montés tout doucement dans la bagnole, ont dû attendre que mon troisième fantassin baisse son arme et se pousse sur le côté « parce qu'il n'y avait pas de tirs, et je comptais là-dessus », alors la bagnole est partie tout doucement dans la direction du troisième fantassin, vu que c'était comme ça qu'elle avait été garée, alors j'ai mouliné dans mon dos « fin de dispositif » et je suis rentré à la villa sans regarder si les gars suivaient... quand je suis rentré à la villa, j'ai demandé à quelqu'un ce qu'il venait de se passer et on m'a répondu « c'était pour le loyer ». J'avais mon information, et je suis allé me coucher parce que « j'avais bien bossé pour une fois et j'étais zen ». La mafia qui nous sous-louait la villa pour deux fois le prix de départ n'avait pas réglé le loyer depuis plusieurs mois à la triade chinoise, et ils avaient envoyé un détachement en recouvrement. Ce qui reste de ce qui s'est passé ce jour là, je ne l'ai jamais su parce que je ne l'ai jamais demandé, mais je suis sûr que ça a transpiré sec à un moment, parce que mon dernier capitaine au moment de mon départ en retraite m'a posé des questions à-propos d'une note confidentielle dans mon dossier, qui parlait de « poste d'observation avancé » et de « mise en place d'un dispositif de supériorité armée » et de

« situation qui s'était détendue tout à coup » lors de la mission APRONUC. et qu'il était très curieux, alors il a eu droit à une réponse logique : « un haussement d'épaules : « ça arrive ! » ».

Je suppose que la note confidentielle a été préférée aux récompenses pour l'équipe afin de masquer l'erreur de commandement, parce qu'au moins un d'entre eux avait réclamé « une médaille » sans succès, là où une lettre pour chacun aurait suffi, et aurait surtout démontré que le « pas de panique » ça marche toujours mieux. toujours est il que le Detam suivant a été logé à l'hôtel-restaurant où l'on déjeunait tous les jours, et qui faisait boîte de nuit et claque au dernier étage, ce qui fait qu'ils ont du disposer d'un espace de détente à domicile à moins d'un arrangement avec le commandement français pour faire fermer le claque, ce qui ne m'étonnerait qu'à moitié...

Durant le séjour, on a eu droit à une visite officielle au pays du Président de la République, François Mitterrand. J'ai fait partie de la délégation qu'on avait envoyée pour l'occasion, et il y avait des sculptures de glace portant des gambas énormes, qu'un type bizarre s'amusait à massacrer allègrement. J'ai signalé le type aux gardes du corps, mais c'était « un journaliste qu'il valait mieux ne pas toucher ». Mitterrand est apparu pour la caméra, et il portait un maquillage tellement épais qu'il ressemblait plus à un homme de cire qu'à autre chose. Il a disparu aussitôt son allocution terminée. Le buffet était bon, mais terriblement léger. C'est décevant, une visite présidentielle...

J'ai également été muté outre-mer pendant mon affectation à Cognac, pendant 18 mois, à Djibouti. J'y étais principalement employé comme sonoriste, ce qui revenait la plupart du temps à monter à l'échelle de 8 mètres pour remplacer le câble KL5 monté en aérien que les locaux piquaient régulièrement sur des centaines de mètres pour installer l'électricité, parce que si on n'est pas trop regardant sur les normes ça marche aussi. Un jour j'ai bien failli me casser la gueule en haut de l'échelle parce que j'avais un malaise, et mon adjudant (j'étais sergent-chef sous ses ordres) m'a envoyé à l'infirmerie. C'était plein, et on y soignait beaucoup d'employés locaux, donc j'ai commencé à patienter, et au bout d'une bonne heure je suis revenu à l'accueil pour les prévenir que j'étais au bord du malaise. Ils ont juste eu le temps de me rattraper, pour m'amener pantelant à la salle de soins et m'allonger sur le dos sur la table de travail. Le temps de me mettre le tensiomètre et le truc à prendre le poids sur le doigt, quelqu'un a dit « on le perd » et là ben *ça a été la fusée, et j'ai vomi du liquide jusqu'au plafond*. Ils m'ont placé dans un lit sous perfusion pour la journée à l'étage, en se foutant de moi pour ma consommation d'alcool. En fait, j'avais mangé de la tortue avariée 48 heures avant dans une « caisse », c'est à dire un restaurant dans une maison en bois ou en plein air, et là c'était en plein air, (mangé...) car lorsque le serveur est venu dire « y'a pas de tortue » au bout d'un quart d'heure après la commande, un collègue a fait un esclandre, du coup ils ont trouvé de la tortue qu'ils n'avaient pas voulu nous servir, sauf que c'était pas pour lui, c'était pour moi... J'ai monté une sono sur le La Fayette lors de mon séjour à Djibouti, et à cette occasion j'ai reçu quelques jours plus tard une coupelle en argent comme mon adjudant, coupelle qui s'appelle je crois une « tape de bouche ». Il y avait des consignes strictes qui étaient de saluer le drapeau en sortant de l'échelle de coupée sur le premier navire, mais il y avait une dérogation de salut pour les autres. Au deuxième passage avec du matériel dans les bras, j'ai entendu « le salut ! »

quelque part derrière moi, et ayant oublié que c'était le drapeau j'ai fini par saluer dans n'importe quelle direction, à savoir une section qui s'était mise en place un peu plus loin sur le pont. Les marins ont des traditions qu'ils apprennent tout petits, ils ont du se marrer... J'ai également monté, toujours avec mon adjudant, une sono avec une dizaine de micros sur le golf de Djibouti, constitué d'une espèce de sable noir pour ceux qui se posent la question. Sono montée à l'occasion de Noël, avec chorale, orateur, et chanteurs à divers endroits. La console était placée en hauteur sur une tribune, ce qui n'a pas facilité l'installation, d'autant que comme c'était Noël on avait plusieurs sonos à monter. J'ai aussi sonorisé le spectacle d'un type connu avec ses harmonicas dont j'ai oublié le nom, toujours sous la direction de mon adjudant. Enfin, avec mon adjudant, on a failli mourir tous les deux au fond d'un précipice, et heureusement c'est lui qui était au volant, car je n'aurais pas pu éviter la voiture qui arrivait à fond en face en me mettant sur la plateforme qui se trouvait juste là pour ensuite rattraper la route, mais lui, si ! On rentrait d'une sono aux quartiers d'été de l'Ambassade de France à Djibouti, dans les montagnes de l'Arta. C'est fou ce qu'il fait bon dès que tu prends de l'altitude... les sonos standard s'étaient les couleurs hebdomadaires et le cinéma, sachant que pour le cinéma l'adjudant a fini par obtenir la finalisation du chantier des supports d'enceintes et la réalisation de caissons et housses de protection. C'était monté en filtrage actif sur deux amplis avec enceintes principales Bose 802 et tubes de graves dont j'ai zappé la référence mais il n'y en a pas 36, et ça marchait du tonnerre de dieu. La console était une Spirit Folio. Bref, du matériel de première classe qu'avait fait acheter l'adjudant pour avoir un vrai cinéma de plain air digne du projecteur tritube et du lecteur laserdisc, ce qui se faisait de mieux à l'époque en home-cinéma. C'était important, notamment pour les familles.

J'ai participé lors de mon séjour à un campement scout. Plus exactement, on m'a fait accompagner le convoi aller/retour avec check radio quotidien pendant le séjour avec un collègue opérateur radio, au cas où l'un des deux tombe malade, d'un groupe d'une cinquantaine de petites filles appelées « louvettes », drivées par la fille du colonel commandant la base aérienne de Djibouti (qui portait un nom spécial mais on s'en fout). On a eu un problème à l'aller, car le convoi avait pris du retard le temps que les gosses disent au-revoir à papa maman pour 15 jours --- ce qui se comprend. Sauf qu'au moment où on était dans l'avant-dernière pente à 15 pour cent pavée avec des rochers, le soleil et l'humidité sont tombés, si bien que le premier camion de transport de troupes rempli de petites gonzesses à l'arrière a fait un stop, mais a pu repartir tandis que le second a du piler derrière, mais est désespérément resté à patiner dans la pente sur les énormes rochers du pavement désormais mouillés, et à glisser d'essai en essai de démarrage avec la plaque PSP qui éjectait dans tous les sens et a bien failli me couper en deux une fois, à dériver de plus en plus vers le précipice, si bien que j'ai fait arrêter le camion, fait descendre les louvettes et leur cheftaine, et dit à la cheftaine « vous finissez à pied, le camp est à 1 km dans cette direction ». C'était pas vrai, le camp était à 3 km, mais si je le lui avait dit elle aurait préféré remonter dans le camion vu que la nuit était tombée, forçant le conducteur au redémarrage alors qu'il restait 20 cm entre la roue arrière droite et le précipice, ce que je ne lui ai pas dit, parce que je ne voulais pas l'inquiéter rétrospectivement. Le conducteur a tenu à faire un dernier essai, et là la plaque PSP a rebondi et sectionné la durite de la bonbonne d'air, et les freins se sont mis en sécurité comme il se doit. Pendant ce temps, les gens du campement faisaient évacué un blessé, qui s'était cassé la jambe après une chute de 20 m alors qu'il creusait un second canal d'irrigation du campement (*le campement de Dittilou, qui a été abandonné*

il y a 20 ans pour cause d'une dizaine d'années sans pluie) à flan de montagne, par un véhicule de particuliers qui, son séjour compromis, avait pu faire demi-tour malgré l'étroitesse de la voie. Alors j'ai fait rentrer le chauffeur et mon autre gars au camp, et avec l'aide des GO du campement de Dittilou, c'est à dire des Afars de première bourre, j'ai entrepris de monter les caissons de la radio et le groupe électrogène qui étaient restés derrière le convoi jusqu'au point haut de la colline d'où je pourrais transmettre à peu ^près à vue des montagnes de l'Arta jusqu'à Djibouti, pour appeler les légionnaires pour le dépannage, et quand au débriefing au retour on m'a demandé pourquoi je n'ouvrais pas le convoi avec mon véhicule de commandement qui passe partout, j'ai répondu « parce que je n'avais pas de véhicule fermant le convoi susceptible d'évacuer des blessés », ce qui est la logique élémentaire, mais échappe visiblement lors de la formation au commandement. Le camion de dépannage des légionnaires s'est arrêté au milieu de la pente précédente, parce que le gars a considéré qu'il était arrivé assez près pour finir à pieds. C'était un caporal de la Légion Étrangère, et un mécano. Il a considéré la durite, et a dit que ça attendrait le lendemain matin. Je l'ai invité à partager un Whisky dans ma tente, parce que j'avais emmené une bouteille de 12 ans d'âge, et il a accepté le fond que je lui versait avec politesse, refusé le second verre proposé pour la forme, et est retourné garder son camion pour la nuit où il avait emporté son repas. Les GO sont venus m'apporter un repas à la fois chaud et copieux dont j'ai oublié la composition, mais où il devait y avoir de la chèvre, qui est un mets de luxe et ces gens savent recevoir. En même temps, l'ingénieur agronome Afar qui avait fait se études en France et qui organisait le campement, avec ses jardins suspendus et son adduction d'eau sur plusieurs kilomètres à flan de montagne à partir des fameuses chutes de l'Arta, savait lui parfaitement ce qu'il faisait, y compris lorsqu'il a sacrifié le miel de la ruche africaine pour que certaines des louvettes goûtent, dont une petite djiboutienne parfaitement intégrée au groupe de filles de militaires qui faisait alibi. J'ai passé le reste du séjour dans une case en bois tressé et lit du même d'un confort absolu et au frais grâce à l'altitude, avec le check radio du matin, après que le caporal de la Légion ait fait son dépannage, et après une bonne poignée de mains suivie d'un salut --- parce que ce sont ses traditions, est reparti en marche arrière avec son camion de dépannage jusqu'à un demi tour hors de ma portée de vue. J'ai essayé de voir ce que je pouvais sortir à la flûte à bec de la scoutesse, flûte que j'avais abandonnée au bout d'un an adolescent pour cause de trac au spectacle de fin d'année, et j'ai réussi à sortir la gamme mais c'était tout. J'ai aussi eu sur mes genoux un certain nombre de louvettes, et j'ai fait le spectacle aux chutes de l'Arta, en me mettant en short sous les chutes de plusieurs dizaines de mètres, et le massage obtenu est plutôt vigoureux. J'ai aussi pris des photos faisant un petit reportage photo de tout ça tout au long des 15 jours, au 50 mm F1.6, mais les négatifs et les tirages se sont perdus avec le reste lors de la cure express de mon Syndrome de Diogène il y a 5 ans. Il me reste le souvenir.

Mes faits techniques marquants à Cognac sont le dépannage de la balise CGC, la réalisation de deux déchargeurs d'accus en améliorant le concept des « ampoules de Mimile », l'adjudant Émile Dreno, qui a fini par partir radio chez les flics pour sa reconversion, et l'échec du dépannage de l'anomalie de réglage de fréquence persistant de l'émetteur UHF multifréquences « voie TANT » du dépôt Cognac du Centre de Détection et de Contrôle de Mont-de-Marsan, que Mimile a finalisé parce que je bloquais sur un truc simple.

EN 1989 ou 90, j'ai improvisé un dispositif pour dégager plusieurs mètres cubes de terre et de gravats que des lapins avaient consciencieusement amenés à coups de pattes par la fosse de tirage et la tranchée d'arrivée des câbles énergie la salle émetteurs (radio) de la base de Cognac. Un croisillon en fil de fer sur le bout du tuyau d'aspirateur industriel (le même que dans les supermarchés), et je dégageais en synchro devant la bouche au compresseur et au pinceau quand c'était trop dur. À un gars qui passait par là et allait prendre sa retraite est quand-même venu demander s'il pouvait se servir de l'idée, « mais dans un autre cadre », et « qu'il avait changé légèrement », et était « prêt à faire un contrat », j'ai répondu « Écoute, tu verras bien si ça marche, et si ce n'est pas le même cadre, c'est ton idée... ». Ça a l'air d'avoir bien marché, et je ne l'ai jamais revu. Il s'est en fait fait baisser par son co-déposant de brevet qui a créé les suceuses de l'ouest, et il avait changé l'air par l'eau à haute pression.

Le dépannage de la radiobalise aviation HF CGC, c'est le jour où on m'a collé la maintenance, que j'ai mesuré les valeurs qui étaient dans les normes, avec 50 Watts en sortie, mais que j'ai eu un doute sur l'antenne à cause de la puissance de retour, que j'ai confirmé avec le cahier de mesure d'installation : « excusez-moi, chef, mais là on a une anomalie sur l'antenne Marguerite de la balise CGC, il va falloir faire quelque chose ». Quelques jours plus tard on avait l'autorisation d'arrêter la balise, et toute l'équipe a descendu l'antenne au palan dédié qu'il fallait monter au péalable, qui était pleine d'eau. Le chef a fait venir les pompiers, qui ont purgé le truc à la lance à incendie. Un nid d'oiseau était tombé à l'intérieur et avait fini par boucher le trou d'évacuation, à cause du chapeau du mat qui était tombé. La récompense que j'ai eue, c'est la vue de la carte-postale QSL qu'un radio-amateur nous avait envoyé de Bretagne 15 jours plus tard, qui était la preuve indiscutable qu'on avait de nouveau là un vrai phare pour les avions.

La réalisation des deux déchargeurs d'accus, c'est du au fait que lorsqu'on devait stocker nos accus des émetteurs-récepteurs portatifs du « volant de commandement », c'est à dire le stock de guerre régulièrement employé pour les exercices, on perdait un temps considérable à surveiller le « ampoules de Mimile » qui nous servaient à décharger les accus à un courant de service défini par la documentation. Mimile avait trouvé le truc des ampoules car il connaissait la théorie qui allait avec, vu que c'était un curieux, et avait déterminé quelles ampoules convenaient. C'étaient des ampoules de balisage 24 Volts à bayonnette, du type qu'on emploie en haut des mats, et nous on avait des mats radio pour l'émission et la réception de l'aéroport de 25 mètres, afin d'éviter la collision avec les avions. La décharge devait être arrêtée à une tension de coupure toujours définie par la documentation de maintenance, afin d'éviter d'abîmer les accus, or, les ampoules de Mimile, la coupure se faisait au débranchement des deux fiches bananes des fils soudés sur les ampoules... J'ai donc entrepris de concevoir un montage auto-alimenté, à base de bascule NE 555, de diode zener de valeur définie, de résistances fixes et d'un potentiomètre de réglage. un transistor en sortie attaquait la commandes d'un relais, et le court-circuit à l'aide d'un bouton-poussoir assurait le démarrage du processus de décharge, qui se produisait grâce à l'ampoule branchée sur un circuit de puissance du relais jusqu'à arrivée jusqu'à la tension de service, déterminée par la diode zener de bonne tension qui assurait le fonctionnement et le potentiomètre de réglage qui permettait d'ajuster la tension de coupure avant la première utilisation, à l'aide d'une alimentation de laboratoire à tension réglable

qu'on faisait varier vers le bas jusqu'au décrochage, après un premier réglage du potentiomètre en va-et-vient sur l'alim réglée à la tension de service --- en 3 ou 4 essais successif s'était réglé. J'ai pu passer ensuite de la plaquette d'expérimentation au typon, que j'ai dessiné avec Word, « parce que c'était possible et qu'on avait que ça ». Le typon était le schéma mis en pratique du déchargeur reproduit à 10 exemplaires sur la taille du typon, c'est-à-dire A4. Et ça tenait juste, avec les trous de fixation ! J'ai fait imprimer le typon par le commandement, et il a fallu deux exemplaires à superposer pour obtenir quelque chose de suffisamment opaque pour l'insolation UV. Alors j'ai ressorti l'insoleuse de l'atelier, qui n'avait pas du servir depuis le système d'alarme de la base conçu et réalisé par l'atelier bien avant mon arrivée sur base. Le bac pour la dissolution était toujours là lui aussi, et le reste de l'histoire c'est de la chimie. Les choumacs (chaudronniers spécialistes) de la base ont fait les perçages du boîtier au gabarit que j'avais fourni sur demande du chef de centre, et il ne restait plus qu'un peu de soudure à faire, ce qui m'a pris une bonne journée, avec une autre journée pour le vissage des douilles qu'on avait commandées et le câblage. Une bonne moitié des composants provenait des stocks CO3 de l'Armée de l'Air pour que le projet ne coûte pas cher à la base « et que ça passe », sachant que les NE555 étaient des stocks pour le Mirage 2000, et que même si CO3 c'est en-dessous de 100 Francs, c'est « actualisé par rapport à 1968 », ou un truc comme ça, si bien que sur la facture indiquée théorique on avait chaque NE555 à un peu plus de 100 Francs, alors qu'en commerce ça vaut 1 Franc, mais que le stock pour le Mirage 2000, ce sont des composants testés au tarif du constructeur Dassault Aviation. Mes boîtiers ont coûté cher à l'Armée de l'Air, d'autant qu'il a fallu en construire un second, mais là j'ai eu un boîtier neuf, pour les Commandos de la base qui en avaient le besoin, avec principalement des entrées pour les accus du TRPP 29 au lieu de ceux du TRPP 28 qu'on avait en garde, ce qui a nécessité un nouveau calcul de zener et la commande des cordons spécifique de chargeur d'accu de TRPP 29, que l'Armée de l'Air avait en stock en grand nombre on ne sait pas pourquoi. Quelques années plus tard sont arrivés les chargeurs-déchargeurs d'accus Thomson, qui avait fini par sentir le filon et a dû se faire pas mal de blé sur ce coup là, parce que l'Armée de l'Air consommait pas mal d'accus dont les cycles charge-décharge sans décharge complète fatiguaient les accus rapidement, et voulait faire des économies. Nous on s'en foutait, vu qu'on avait notre déchargeur depuis longtemps...

L'échec de dépannage de l'émetteur (etc) : lorsque l'utilisateur réglait certaines fréquences, il se réglait sur une autre fréquence pour la partie virgule, mais pas pour toutes les valeurs. J'avais calculé que ça ne pouvait provenir que du câble à cause d'un court-circuit, mais lorsque j'ai mesuré le câble, tous les circuits étaient normaux, alors désespéré je me suis ouvert du problème à Mimile, parce que c'était comme cela qu'il fallait appeler l'adjudant Émile Dréno. Il est parti dans la salle émetteurs, et au bout d'un bon quart d'heure est venu me chercher en me disant « viens voir » : il avait démonté la prise, et il y avait un pic de tinol sur une « pinouille » qui n'entraînait en court-circuit avec l'autre « pinouille » que quand on branchait le câble, à cause de la contrainte mécanique exercée par la prise. Cela datait manifestement de l'installation, et montrait que le défaut n'avait pas été détecté lors des tests avant réception du chantier. Cela montre aussi que les opérateurs du Centre de Détection et de Contrôle devaient être régulièrement ennuyés par une panne inconnue ou récurrente, et qu'ils se passaient le mot ou pas, mais devaient plutôt changer de voie en douce plutôt que de passer la panne. On est enfin tombé sur un opérateur consciencieux, qui a passé la panne au bout de plusieurs années d'anomalies, et le problème a été réglé dans la journée par un coup de

pince coupante électronique de côté et l'action de deux mécaniciens, dont celle décisive de celui qui avait de l'expérience...

Au bout de douze ans à Cognac, je connaissais l'aéroport par coeur, et j'étais capable sauf exception de dire quel circuit sur quelle carte ou quel câble avait pété sur description de la panne par téléphone. Bref, je m'ennuyais un peu, mais c'était pas grave, car à la maison j'avais découvert Linux, pour lequel je m'étais décidé à prendre Internet en achetant un modem Wanadoo, qui m'a coûté jusqu'à 600 Francs de téléphone par mois avant que ne viennent les forfaits 50 heures. J'achetais les distributions sur CD et je les installais, puis m'intéressait à l'administration, parce que ce qui m'intéressait dans un premier temps c'était de maîtriser complètement le système avant de refaire ma base de données de bandes dessinées sur PostgreSQL, parce que j'avais déterminé que c'est ce qui ne me pèterait pas à la figure au contraire de la base de données Access 97 que j'avais passé un temps considérable à développer, en apprenant au passage le SQL et le VBA pour applications au moyen de bouquins de plus en plus gros, et à remplir. Base de données qui a jour a fait « pouf », dont la sauvegarde a fait « pouf » et une ancienne sauvegarde qui m'aurait éviter de recommencer a fait « pouf ». J'étais sur Windows NT et microsoft office professionnel avec Access 97, que m'avait installé un copain sur les licences OEM inutilisées de sa boîte, qui préférait racheter des licences en nombre avec garanties pour installer ses machines pro fournies tous les logiciels Microsoft pro en OEM. Quel gâchis!

Peu avant de quitter Cognac, j'avais déterminé que Debian était la meilleure distribution, notamment grâce à ses logiciels de gestion des paquets installés, avec gestion des dépendances et mises à jour... La base de Debian, c'est Advanced Package Tool ou « apt », avec par exemple « apt-get install monlogiciel » qui installe le logiciel monlogiciel avec toutes ses dépendances, « apt-get update » qui met à jour la base de données des logiciels, et « apt-get dist-upgrade » qui met à jour toute la distribution. Et ça, à l'époque, pas les commandes mais le principe, on ne le trouve que sous Debian.

En tant que sergent à Cognac, j'ai exercé mes responsabilités de « chef de groupe » lors de deux « CI », la 8 et la 10, en 1990 ou 1991.

J'étais moniteur de tir, et comme je n'aimais pas spécialement les armes j'ai entrepris d'enseigner leur maniement en les banalisant, mais pas trop. En salle de cours, je me mettais sur le bureau pour expliquer les positions du tireur accroupi, et y faisais monter quelqu'un pour la position du tireur couché (une fille à la 1ère promotion, où on nous avait interdit « le bahutage », ce qui fait que devoir faire 2 ou 3 tours de « section » en courant parce qu'on n'avait pas été attentif était beaucoup moins amusant en silence plutôt qu'en criant bip-bip je suis un Spoutnik), et surtout que je restais 10cm derrière le tireur pour le caler, vu l'usure des pistolets-mitrailleurs MAT49 (49, c'est l'année de fabrication), au cas où il leur prendrait de le lâcher lors d'une rafale que n'avait pas demandée leur doigt, où leur tête.

Chaque promotion m'aurait suivi sur n'importe-quel terrain au bout du ou des deux mois de classe, selon qu'ils allaient faire caporal ou pas, mais si j'ai été très bien noté la seconde fois par le sergent-chef qui avait compris comment je les emmenais, la première le gars avait besoin de saquer quelqu'un pour se refaire une santé à la sienne, de notation, alors qu'il était aussi à la STB (section transmission base, qui comptait dans les 40 à 50 personnels radio, radar, fil, chiffreur/opérateur radio, et un/une secrétaire qui se chargeait de toute l'administration du personnel, et était en général commandée par un sous-lieutenant et un major, et appartenait alors à l'unité des Moyens Opérationnels, qui comportait entre-autres la tour de contrôle. Aujourd'hui il n'y a plus un téléphone par bureau ou atelier, mais un ordinateur sur chaque bureau). D'où les deux CI au lieu d'un. Qu'importe.

8 ans après, il y avait encore eu un gars dans la rue pour m'interpeller « Hé, sergent, vous vous souvenez de moi ? ». Bien sûr que je m'en souvenais, mais je lui ai quand-même dit que j'étais devenu sergent-chef, et que lorsque j'avais déclaré « pour vous, mon prénom ce sera sergent, et pour les 8 semaines qui viennent je serai votre maman », c'était une tirade de film, même si au fond c'était assez vrai.

J'ai blessé à l'oeuil l'un de mes collègues alors que j'étais à Cognac, mais ça c'est heureusement fini par une simple extraction du tinol et un polissage. En effet, j'avais l'habitude de secouer mon fer à souder pour le débarrasser de l'excédent de brasure, et j'étais occupé à restaurer un étage réception complet de TRPP15 (un émetteur-récepteur VHF à tubes, de confection américaine, qui servait pour la section nucléaire-biologique-chimique, étant sensé résister à l'Impulsion Électro-Magnétique d'une bombe atomique. Certains de ces émetteurs dataient du débarquement en Normandie), lorsqu'il s'est penché pour me regarder à l'oeuvre --- au moment où je secouais encore mon fer, et la brasure est partie dans son oeuil. Sur le moment, je n'ai pas réalisé la gravité de ce qui c'était passé, la blessure étant invisible, et je ne voyais pas où était l'urgence. La conscience de ce qui s'était passé et du danger que je lui avait fait courir de perdre son oeuil est venue bien plus tard.

Vient alors l'époque annuelle des mutations obligatoires. Je ne sais plus ce que j'ai demandé cette année là, mais sont tombés Creil, Orléans et un autre truc en région parisienne. J'ai choisi Orléans, car il y avait le GT, et au GT des matériels télécom qui tournaient sous Unix, ce qui fait que j'aurais un truc auquel m'intéresser.

Je demande alors Orléans, que j'obtiens, et arrivé à Orléans je vend mon savoir-faire Linux, en faisant le parallèle avec Unix installé sur les matériels Télécom du GT 10.800, « pour lesquels je serais grandement utile, de part ma connaissance avancée du shell et des commandes Unix » (ça faisait à peine 2 ou 3 ans que je pratiquais, mais là je me retrouvait devant une femme commandant ou lieutenant-colonel qui allait me tasquer sur un escadron ou un autre de la base, et il fallait bien que je joue le jeu, c'est à dire que je me vende...). « Pas de problème, vous pouvez vous présenter

au GT. » Arrivé au GT, je passe au crible au bureau du commandant, et je me retrouve affecté à la section « réseaux informatiques », dont j'ai oublié le nom.

À Orléans, j'ai principalement fait administrateur ICC, qui est (était, plutôt, car il a fini par être remplacé par un truc énorme principalement réalisé par un consortium d'entreprise américaines, là où ICC était développé en interne par l'OTAN, mais fonctionnel et plus modeste). ICC tournait sur des machines Sun et le système d'exploitation Solaris (8 à l'époque où j'étais administrateur ICC), avec pour moteur de bases de données Oracle 8. ICC était développé en langage Java et procédures stockées Oracle. Le serveur comme les clients étaient donc des systèmes SUN/Solaris, avec serveur Oracle sur le serveur, monté en serveur de fichiers qui distribuait les fichiers de l'application ICC aux clients SUN/Solaris, qui les faisaient tourner sur l'interpréteur natif Java de la machine cliente. Le serveur pouvait être une station de travail SUN lorsqu'il y avait peu de clients, mais on montait au 32 processeurs et téra-octet de RAM pour servir le maximum de 600 clients. On a longtemps eu la configuration minimum, parce que les machines SUN sont très chères et que les configurations matérielles requises évoluaient à la vitesse du logiciel, c'est à dire de façon exponentielle, les développeurs internes à l'OTAN étant à la fois très motivés par leur travail et très efficace. Même si ICC a toujours avant tout été défini comme un démonstrateur et une preuve de concept d'un logiciel de conception et conduite (et « débriefing »), distribué multi-utilisateurs à rôles définis d'opérations aériennes, capable avec un grand nombre d'opérateurs dont l'action est coordonnée grâce au logiciel, de planifier jusqu'à 600 vols / jour, de monitorer les missions puis de faire le débriefing des missions le 3^e jour, le tout en rotation continue (il existe le même jour un jour 1 un jour 2 et un jour 3). Ainsi, j'ai été incorporé OTAN en 2001 dans le cadre des opérations au Kosovo, en Detam, à côté du détachement français dont je dépendais également, pour mon logement, le médecin, les avances de fonds etc. D'où mes décorations OTAN Kosovo et les deux médailles commémoratives qui vont avec. On a notamment fait le déplacement du serveur de secours à Poggio Renatico, qui est le Centre de Détection et Contrôle de l'Otan en Italie, abrité sous un abri béton anti-bombes et protégé contre les fuites électromagnétiques. Le transfert s'est mal passé, car l'autre administrateur français ICC a fait une fausse manoeuvre et resetté la configuration du serveur principal de Vicenza en Telnet, lui faisant ainsi perdre tout le système d'identification et bloquer lors du redémarrage, car la procédure Otan d'installation, par souci de sécurité, faisait couper les pattes de l'identification au moyen du fichier « /etc/password » par suppression de tous les comptes dont le compte « root », dont l'identification était fourni alors par l'annuaire (dont j'ai oublié le nom) au démarrage, qui devait être connecté via la configuration dans /etc/jaioublié et authentifié via une clef « /etc/.rndc », le tout configuré lors de l'installation du serveur, qui était placé par défaut sur le serveur mais dont il était fortement conseillé que le serveur d'identification/authentification/annuaire du réseau soit installé sur un serveur distinct. Incapable de lire le compte root sur le fichier /etc/passwd vu qu'il était effacé alors qu'/etc/nsswitch.conf qui avait été remplacé par le script sys-unconfig ne pointait désormais plus le système d'annuaires ais /etc/passwd comme seul système d'identification (et avait effacé la clef /etc/.rndc par la même occasion, le système bloquait au démarrage au premier script nécessitant une identification, sans doute via un « su »). Le téléphone a sonné, et l'autre administrateur a expliqué qu'il s'était fait jeter de la machine cliente et du serveur au moment où il avait resetté la machine cliente, alors je lui ai dit qu'avec le shell Solaris il faut systématiquement utiliser la commande « host » avant une

commande destructrice quand on est en telnet, parce que le nom de machine n'est pas indiqué sur le prompt, chose que je lui avait déjà expliqué une fois lorsqu'il a fait la même erreur avec le serveur et la machine de test qu'il avait employé après moi pour les tests de mise à jour, sachant que j'avais exprès laissé une partie du travail à l'ingénieur contractant américain, qui était la phase d'installation de l'application ICC elle-même et la mise en place de la base de données Oracle. Sauf que l'ingénieur avait choisi de partir en vacances à cette période là et qu'il ne me l'a pas dit directement, ce qui fait que l'autre administrateur ICC, qui dans l'Armée de l'Air faisait « administrateur gros systèmes », s'est à dire pilotait des « Frames » pour l'administration tout-venant, avait vu que ce n'était pas si difficile que ça et avait décidé de se faire mousser. Du coup j'ai redémarré à l'aide du CD d'installation/secours, et j'examinais la situation au moment où la Chief Master Sergeant à la fois de notre section ICC et du détachement américain est arrivée, et à téléphoné à l'ingénieur avec son propre téléphone portable, ce qui a du lui coûter les yeux de la tête, mais en tant que militaire américaine elle était bien payée (c'est à dire qu'elle touchait tout le temps ce qu'on touchait en Detam) et elle s'en foutait. Il a donc fait sortir la k7 de secours de l'archive de la racine qu'il avait faite 15 jours auparavant par précaution et a entrepris de dicter la procédure au pas-à-pas à la Chief Master Sergeant, qui me répétait les instructions, sachant que c'était Fsrestore qui était utilisé car l'archive avait été réalisée avec l'outil natif de sauvegarde de systèmes de fichiers de Solaris, et non avec TAR. Fsrestore est une commande interactive, et il a entrepris de me faire restaurer la racine à l'intérieur du répertoire /root, toutefois sans créer de répertoire pour l'extraction, ce qui fait que tous nos scripts d'administration se seraient retrouvés mélangés au contenu à la racine. Il ne restait plus qu'à taper sur « entrée » pour extraire, mais j'ai eu un doute avec la restauration à la racine, qu'on appelle normalement root tandis que le répertoire de l'administrateur système est appelé, lorsqu'on tient absolument à faire la distinction « Slash root ». Alors j'ai expliqué à la Chief Master Sergeant la distinction, et le fait que l'ingénieur avait peut-être entrepris de nous faire restaurer à la racine. Elle avait confiance en moi, et j'étais qualifié d'habitude de five stars guy. Alors elle a fait un cd / avant de déclencher la restauration plutôt que de rappeler l'ingénieur au moment où j'avais un second doute et je lui ai fait « wait! », puis « Too late... » parce que l'extraction en verbose était déjà partie. Effectivement, quand on a redémarré le système le chargeur de démarrage mini-système d'exploitation intégré aux machines Sun n'a pas trouvé le noyau, alors que je cherchais justement la procédure d'urgence d'une restauration racine et qu'on ne l'avait jamais faite, parce que j'avais le souvenir d'une commande fort compliquée par ses paramètres à appliquer sur le mini-système d'exploitation de démarrage des machines Sun, mais conscience de son existence et non des détails. Alors j'ai dit « Ok ; I search on Internet » et j'ai entrepris une recherche avec Google. Entre temps l'autre administrateur français est arrivé avec la capitaine, et à commencé à hurler parce qu'on avait tout cassé, et d'entreprendre d'autorité de tout réinstaller pendant que j'essayais d'obtenir de la capitaine qu'elle me laisse encore un quart d'heure parce que j'étais prêt de trouver. Elle m'avait à la bonne d'habitude, mais elle était aussi débordée que moi par les velléités de l'autre administrateur et à laissé faire. Alors j'ai continué ma recherche, et au bout de 5 minutes j'avais le PDF de la documentation d'installation de Solaris 8, qui précise en toutes lettres la fameuse commande et son contexte, commande tapée au redémarrage de l'installation lorsque quelque chose a merdé. C'était trop tard, et l'autre administrateur a travaillé jusque tard dans la nuit pour installer le serveur, toutefois dans la nouvelle version de Solaris qu'on aurait eu à installer plus tard, parce que la migration de version avait été décidé concomitamment au déplacement des serveurs à Poggio : l'opération OTAN au Kosovo vivait ses derniers jours, et

L'État-Major Otan de l'opération fermait, ainsi que le camp français dont les membres rentraient les uns après les autres. Je n'avais presque plus de travail, il devait rester 5 clients en plus du serveur, et de fait deux opérateurs devaient encore travailler simultanément à Vicenza. Je m'en suis ouvert à la jeune Commissaire, qui était là pour nous donner les avances et mettre fin aux différents contrats de location d'appartement, tout en faisant assurer la remise en état à l'état de prise en location car en Italie il n'y a pas « le vieillissement des lieux » intégré dans les contrats de location comme en France. Elle a du aussi traiter un dégât des eaux qui traînait depuis un certain temps, en conflit avec le propriétaire, alors qu'il provenait du toit.

La Commissaire, qui avait ses entrées avec le Général, l'a malencontreusement répété au Général, qui a jugé qu'il était inadmissible que je reste à me tourner les pouces à Vicenza en touchant le tarif Detam à 25.000 balles par mois, et j'ai été sommé de choisir une date de rentrée avant la fin de séjour prévue. D'un côté ça m'arrangeait, alors j'ai opté pour une date de rentrée à peu près 15 jours plus tard, parce que j'avais malgré tout encore des choses à faire aux headquarters de Viceenza. Durant le séjour j'ai renoué avec Access parce que c'était tout ce qui était de disponible quand j'ai demandé un moteur de bases de données, et qu'après tout c'est pratique pour faire de petites applications, et j'ai réalisé la base de données du réseau ICC, afin de corriger le problème de la feuille Excel qui servait jusqu'à présent à gérer les machines, qui nous avait coûté un temps considérable à rechercher une machine qui n'existait pas, avec la Group Captain qui l'avait un peu mauvaise vu que c'était sa responsabilité à elle : j'ai fini par détecter que la machine manquante était un doublon de ligne dont les informations n'avaient pas été changées, parce qu'on trouvait la même adresse MAC que sur une autre ligne. Ma base de données, je lui ai donnée pour clef unique de la table des machines l'adresse MAC de l'interface intégrée à la machine. C'était beaucoup plus sûr. En allant à Poggio pour amener un groupe de machines clientes à transférer, j'ai embarqué la base de données sur disquette 3 pouces 1/2, et j'ai expliqué à l'administrateur système de Poggio qui était là que pour l'instant c'était une base de données Access, mais qu'il existait une procédure pour la transformer en application standalone en l'accompagnant du runtime gratuit distribué par Microsoft. Je suis rentré de Vicenza comme j'étais parti : avec ma voiture personnelle qui m'a permis de visiter le Nord de l'Italie pendant tout le séjour, for Venise où je me suis rendu deux fois en train avec mon « colocataire », qui lui faisait la cuisine parce que c'était son truc, et m'accompagnait pour les courses pendant que je faisais le linge et le ménage. Il a fait venir sa femme à la fin de mon séjour pour 15 jours, avec laquelle j'ai du coup passé toute la semaine pendant qu'il travaillait parce que j'avais chopé un truc et que les collègues américains m'ont bien proposé de voir leur toubib, mais avec mon anglais je n'ai jamais compris exactement où on pouvait le trouver sur le camp américain. J'ai eu ordre de rester chez moi jusqu'à ce que ça passe plutôt que de rester avec la courante, ce qui fait que je ne suis revenu que le jour du départ pour dire adieu. Durant le séjour s'étaient produits les attentats des deux tours, et ce jour là j'étais à Poggio à installer physiquement les machines Sun, c'est à dire les placer sur les bureaux vides, les brancher et brancher la fibre que le militaire américain en charge avait soigneusement fait passer sous dalle; me laissant la longueur nécessaire. Je voyais bien qu'il n'y avait personne, et quand quelqu'un, de mémoire le nouveau capitaine, est venu me chercher en disant « quest-ce que tu fais, il se passe quelque chose de grave et on est tous devant la TV, je n'ai pas tout saisi de ce qui se passait, mais je lui ai fait la réponse qu'on était militaire, en concluant par « *We have a job to do.* »

Toujours dans le cadre d'administrateur ICC, j'ai effectué un Detam au profit de l'Union Européenne, pour l'opération Mamba/Artemis 2003. J'administrais deux stations de travail dont une montée en serveur, et une machine de secours totalement débranchée de tout réseau ou réseau électrique « par sécurité », car on était au bord du lac Victoria et pas à l'abri d'un éclair qui aurait pu tout faire sauter à tout moment. Je n'ai jamais dit pourquoi la machine était débranchée, parce que ça aurait semé la panique... En début de séjour, j'ai réalisé un script de sauvegarde en Cshell parce qu'il n'y a que ça sous Solaris, qui effectuait automatiquement la sauvegarde le soir quand l'utilisateur et responsable de la base de données (sur ICC, c'est un pilote formé au SQL / DDL et à l'administration Oracle qui a la main sur le serveur de bases de données. On a déterminé qu'il fallait un officier pour ça, et après tout il a la paye d'ingénieur...) finissait, il lui suffisait d'introduire la micro-cassette dans le lecteur et de déclencher le script, qui indiquait quand s'était fini, puis de récupérer la cassette et la mettre dans sa poche. Un jour sur deux j'étais présent à côté du pilote en charge de l'établissement de l'opération aérienne, qui avait en gros 3 hélicoptères et 4 avions de reconnaissance à gérer mais qui le faisait sur ICC, car ICC assurait de façon sûre la déconfliction, et puis les pilotes ont pris l'habitude d'ICC, d'autant que les procédures manuelles sont insécures et d'une galère pas possible. Pendant que le pilote travaillait, moi je m'occupais en lisant car, contrairement à mon collègue de jour 2 dont la justification de présence était (comme la mienne) « au cas où l'un des deux tombe malade, on a toujours le service le temps de faire venir quelqu'un d'autre », moi je ne connaissais rien au monde Windows en dehors de l'utilisation, et je ne pouvais donc pas donner un coup de main. Le jour 2, quand j'allais et dormais au camp de toile situé sur l'aéroport, j'emportais le disque amovible de téléchargement des journaux qui ne pouvait se faire que par la liaison Internet de l'État-Major situé à l'hôtel 5 étoiles au bord du lac Victoria, et je la donnais aux administrateurs systèmes du camp de toile, pendant que je réalisais la page XHTML4 du film du jour avec son tableau des films à venir, que je récupérais invariablement complètement cassée deux jours plus tard car l'autre administrateur utilisait un logiciel presse-boutons pour éditer la page web. À vrai dire, le temps consacré à la page cinéma me permettait de ne pas penser à autre chose, car l'alternance hôtel 5 étoiles -- camp de toile m'a miné de plus en plus tout le long du séjour, d'autant plus que vers la fin du séjour le commandant en second s'était mis en tête de contrôler l'utilisation des taxis, parce qu'il y avait des abus et que des gens allaient se promener aux frais de l'État (moi, par exemple, j'ai fait un stop à l'épicerie lors d'un aller-retour base - état-major pour acheter du café-souvenir, et stricto-sensu s'est un abus...). « On s'en est aperçus », parce que le première fois il a fallu près de quatre jours pour que l'autre administrateur puisse redescendre de l'aéroport pour faire la relève, et que pour moi ça faisait avant tout que les gens sur la base n'avaient pas les journaux, *or les journaux c'était l'un des trucs principaux qui permettait aux gens de tenir enfermés dans le camp, parce que le commandement avait décidé que les gens du camp de toile resteraient cloîtrés pendant toute l'opération, afin d'éviter les quelques incidents avec la population qu'on rencontre lors de toute opération extérieure. En gros il y a toujours au moins une bagarre tournant autour d'une querelle à p-propos de qui aura la prostituée, ou encore quelqu'un qui a un peu trop bu et qui part en pensant avoir payé son verre, et sa tourne mal, c'est à dire qu'il se retrouve pas content chez les flics, et comme le tout se retrouve publié dans le journal local on ne peut que rapatrier « l'infame français » en France et faire venir un remplaçant moins remuant, avec une punition à la clef pour le « coupable » qui peut arrêter sa carrière. Et ça, le*

*commandement déteste, alors que ça fait juste partie du jeu...*j'embarque la dernière mouture du disque amovible avec ses précieux journaux français du jour, et je prends le taxi sans encombres jusqu'à l'aéroport, parce que dans ce sens là, y'a pas d'abruti pour tout contrôler... Le temps de marcher pour le dernier kilomètre sur l'aéroport, j'arrive au camp de toile, je rentre dans la SAMD des serveurs avec le précieux disque, et je me précipite vers la messagerie pour annoncer à tous que « Suite à un problème de transport, les journaux n'ont pas été mis à jour pendant quatre jours, mais le problème a été résolu et vous pouvez désormais accéder là où ils se trouvent d'habitude aux journaux du jour ». Dans l'heure qui suit, je suis convoqué par le commandant en second qui commence à me parler de manque de respect et de rébellion ! Mon sang n'a fait qu'un tour, et je lui ai dit que moi, je me foutais complètement de ses problèmes de commandement et que ce dont j'avais besoin, c'était d'effectuer la relève tous les jours entre l'aéroport et l'état-major de l'administrateur ICC, qui au retour rapportait les journaux au camp qui étaient le seul truc qui pouvait encore lui permettre de maintenir l'ordre serré, et qu'à force de pressurer les gens à cause de son hubris, son précieux camp allait finir par lui péter à la figure ! -- je n'ai pas le souvenir exact de la conversation et je suis obligé de broder un peu, mais c'est le sens général de la roustes que je lui ai passé. On a encore eu des problèmes de relève, mais ça se réglait plutôt en heures, sauf la fois où je me suis impatienté et j'y suis allé à pieds, pour finir par faire du stop sur la base et se sont les belges qui m'ont pris en stop, sauf qu'ils n'allaient pas aux headquarters/hôtel 5 étoiles, mais à leur propre hôtel, et comme j'étais désorienté vu que j'avais fait le trajet à l'arrière j'ai commencé par me planter de direction, puis de demander mon chemin à une dame en enlevant mon chapeau de brousse, du coup un type qui a vu la scène m'a donné le chemin. Il a aussi proposé de m'accompagner, ventant combien j'étais "so polite", mais je lui ai dit que ce n'était pas la peine de se déranger et qu'il avait été clair, et je suis arrivé sans encombres à "l'hôtel que je lui avait indiqué, au bord du lac Victoria", sur le chemin duquel mes deux collègues pilotes d'ICC m'avaient repéré parce qu'ils faisaient leur sport, si bien que je suis passé à leurs yeux pour un bourlingueur le reste du séjour, et je n'ai pas cherché à les détromper. Ça m'a permis de driver le pilote qui était au volant du 4x4 militaire découvert qu'on avait embourbé en faisant un écart à cause d'un véhicule arrivant à fond de balle en face, à peu près à 100m après l'entrée de la zone aéroport. "Stop ! Première, petite... Sors par l'extérieur" et on était desembourbés. On a fini par obtenir un « ordre permanent » du commandant en second, qui nous permettait de prendre le taxi comme on avait besoin. Mes jours 1, ceux que j'ai passés à lire à côté du pilote en attendant la panne, m'ont permis de lire divers romans, comme « le pendule de Foucault », et surtout d'entamer sérieusement la Bible dans la traduction de Chouraki. En lisant bien la Bible dans la traduction de Chouraki, on peut par exemple découvrir dans le court texte de ce que nous appelons « le péché originel », et qui dans la Bible traduite par Chouraki a un nom se rapportant à la connaissance, « La femme s'assoit et observe l'arbre, pour comprendre ce qui fait que l'on tombe raide mort quand on est dans l'arbre, et voit le serpent. Elle comprend que le serpent est dans l'arbre et qu'il ne faut pas y monter pour venir y cueillir les fruits, mais qu'elle doit les prendre par dessous, et pour ça elle se lève, inventant ainsi la station debout (d'où le serpent qui mord désormais au talon un peu plus loin dans le texte). Elle donne un des fruits de la connaissance à l'homme (non, ce n'est pas tout à fait une pomme!) dont les yeux se dessillent, et qui s'aperçoit que « la femme » a un nom, et lui donne un nom « tu seras Hva-Vivante ».

L'aumonier, qui avait fini par me poser la question « vous lisez la Bible ? » a eu pour réponse « Oui, dans la version de Chouraki, d'ailleurs à-propos d'Ève et la pomme... (le laius au-dessus, ou à peu

près). Le pauvre est parti après avoir dit « oui, c'est une interprétation... »; et n'est jamais revenu me voir !

Après l'Ouganda, il n'y a plus eu de Detams car je suis tombé malade, et ai été interné parfois plusieurs mois à plusieurs reprises. Un certain nombre de traitements ont été essayés, avant qu'un psychiatre de l'hôpital ne diagnostique la bipolarité de type 2. Aujourd'hui j'ai changé de traitement après avoir été traité plus de 10 ans au Lithium sans hospitalisation, et je suis un peu inquiet. Le traitement actuel nécessite une déclaration à fournir en pharmacie comme quoi on s'engage à ne pas faire d'enfant pendant au moins 3 mois, le temps que les cellules qui forment le sperme pourries par le médicament soient évacuées. Déclaration accompagnée de celle du psychiatre qui atteste qu'on a bien compris l'enjeu. Le médicament s'appelle la Dépakine, et plein d'enfants « anormaux » sont nés à cause de cette saloperie, mais il faut choisir entre sa tête et celle de ses enfants potentiels.

Je me suis donc consacré à la technique, et ai réalisé une base de donnée avec interface web « PHP / PostgreSQL » sur serveur web Apache. Cette base de données utilisait l'extraction de la base de données existante de la partie « réseaux informatiques » de l'unité, qui était une base de données + application Access comportant une seule table, que j'ai ventilées sur 3 tables : Type de matériel, Matériel, Position. Ainsi qu'un certain nombre de tables de choix, et des tables pour les utilisateurs (avec mot de passe) et groupes. Par la suite ont été introduites les données de la feuille de calcul Excel avec macros qui servait aux télécoms, et qui gérait notamment les quantités. Je l'ai maintenue pendant 5 ans, et comme la première application développée pour la remplacer n'a pas fonctionné une fois les données injectées, il a fallu 8 ans pour qu'elle soit remplacée par une application WinDev/WebDev qui a pris un an à son équipe, avec cette fois un développeur dédié aux données, qui a fait le nettoyage. Mes utilisateurs avaient les interfaces pour depuis le départ, mais n'avaient pas le temps de les utiliser...

J'ai également conçu un firewall à 4 entrées qui tenait sur une disquette « gonflée », et tournait sur un 486 doté de 4 cartes réseau et sans disque dur. J'ai travaillé à partir du « projet floppyfw », qui lui comporte 2 entrées mais moi j'avais 4 réseaux à raccorder : « interne, externe, déport Tropomil, administration et proxies » parce qu'on devait ramener Opsnet pour un exercice Otan de comptabilité appelé « Combined Endeavor », et qu'il avait été défini par erreur lors du briefing de mission avec l'Otan qu'il comportait une messagerie et un site web, et qu'il se trouvait derrière un firewall. Ce que je n'ai pas pu faire, c'est déporter les logs sur une machine d'administration parce que je n'avais plus assez de place sur la disquette pour ajouter le module du noyau correspondant, Du coup les logs défilaient à l'écran, et c'était pas facile....

La messagerie Postfix + Cyrus, le site web, le serveur DNS à « vues par réseau » Bind9 ont été montés sur un portable, qui tenait debout derrière l'écran du firewall, et avec le switch et le serveur Opsnet on n'avait pas trop de place sur 2 mètres.

Il y avait une seconde installation du même sur le réseau interne, où je pompais notamment les mails via un programme de relève (fetchmail) capable de rerouter pour plusieurs comptes à partir d'un fichier de configuration, qui comprenait pour chaque compte mail une entrée avec un mot de passe dédié à la plate-forme proxy et l'adresse en interne. C'était le principe de « tirer » de la plateforme tampon ce qui venait de l'extérieur, et pour le mail sortant de définir comme hôte exclusif le serveur mail de la même plate forme tampon. J'avais ainsi également un serveur web sur la plate-forme tampon, mais je n'avais pas eu le temps d'établir le service via un proxy.

J'ai passé deux jour à galérer avec mon routeur avant que l'ingénieur lieutenant réserviste ne me réponde que je n'avais pas un réseau, mais une seule IP. J'ai présenté les ports sur l'interface selon la machine proxy et ça a été réglé.

Mon sergent, Pierre Delle-Case, a obtenu un jour le « *coin* » de la semaine du Général comme « meilleur technicien », et au retour j'ai commencé par demander comment lui obtenir une lettre de félicitations, car il avait passé son temps à aider tout le monde sur le camp et ça nous donnait une visibilité, mais on m'a répondu qu'il n'y avait pas eu d'officier de l'unité sur le site.

Mon compte-rendu contenait toutes les spécifications techniques, les scripts, etc, ainsi que l'explication des schémas par ports/adresse/interface de firewalls, chaque interface étant représentée par un segment. Ainsi, mon firewall était représenté par un carré, avec des flèches à 90° pour certaines représentant les adresses/ports, firewall ayant 4 entrées, mais la plupart du temps on trouve deux segments parallèles.

Quelques temps plus tard a été décidée la création de l'IEG B, une passerelle applicative sécurisée entre deux réseaux, qui comporte de nombreux firewalls et proxies, avec notamment un réseau dédié aux logs et à l'administration, et l'adjudant-chef en charge m'a demandé mon compte-rendu parce qu'il galérait pas mal. Il a bien retenu la théorie, et comme il avait réussi le concours pour passer officier il s'est offert une belle carrière. L'IEG B comptait 15 caissons de transport d'une douzaine d'unités U faisant office de baies lorsqu'elle a été définie ; et il y a encore 10 ans l'Armée de l'Air française était la seule entité de l'OTAN possédant une Internet Exchange Gateway de niveau B, c'est à dire en capacité de relier deux réseaux de niveaux de confidentialité identiques. Il a été choisi de ne pas confier sa maintenance ni ses futurs développements à un industriel, de façon à ce qu'on garde la maîtrise de la technologie en interne, même si la quasi totalité des logiciels mis en jeu sont pris sur étagères. Les États-Unis ont l'habitude d'embarquer des « contractors » dans leurs missions, là où l'intervention sur le terrain (étranger) serait un cauchemar pour une société privée française. Et un gouffre financier pour les armées.

Par la suite, je me suis occupé des « padawans » avec deux autres « vieux briscards, qui n'étaient que sergent-chef mais avaient de la bouteille en administration système Windows et réseaux

(principalement du matériel CISCO) » : « Tatal » Pascal Pénichon (W\$) et « Mout » Patrice Moutama (RZO).

Au GT 10.800, il y avait notamment la fille de mon ancien chef à Cognac. Elle avait fait « Arpète, comme son père et moi », et était la Choumac (mécanicien chaudronnier, une spécialité disparue) du GT 10.800, et me faisait part des problèmes qu'elle avait avec son chef, notamment qu'il la sous-notait « parce qu'elle était trop accorte », ce qui était une quasi fonction pour elle, qui présidait la section locale des anciens Arpètes ; ou encore, qu'elle allait avoir à couper ses cheveux, parce que son chef exigeait qu'elle les porte en chignon, et que même avec le filet ses cheveux glissaient et que c'était dangereux avec les machines tournantes, alors qu'avec sa natte sous le treillis il n'y avait aucun risque. Alors je lui ai expliqué que c'était un abus du chef, et une erreur de rédaction de la loi qui nous sert de règlement, car en préambule du règlement qui suit il est bien précisé dans la loi que « le législateur n'a pas touché au corps », et que les cheveux comme les tatouages d'ailleurs, hé bien c'est le corps, et que la coiffure est libre pour l'homme à condition qu'elle reste propre chez l'homme, dont l'équivalent propre peut parfaitement être une natte quelle que soit la longueur des cheveux, le chignon étant quant à lui un contrôle abusif de la femme. Je ne sais pas si elle a coupé ses cheveux. Elle m'a notamment invité à sa pendo de crémaillère, et si j'ai refusé de rester avec sa soeur qui avait toujours le bégayement pour moi alors qu'elle avait fait la route exprès, c'est parce que j'avais 35 ans, que je sortais pour la 2^e fois de l'hôpital psychiatrique, que je pesais près de 80 kg et que j'avais choppé un double-menton.

Aujourd'hui, une réécriture de la loi remplacera utilement les considérations sur les tatouages par rien du tout, et le laïus sur les cheveux par quelque chose comme « les cheveux seront au choix portés court, d'une coupe nette ou dégradé propre, mi-longs, ou longs, à condition qu'ils soient attachés pour les cérémonies, les activités de combat et le travail de spécialité lorsqu'il le nécessite. La chevelure et la barbe doivent être compatibles avec le port des appareils de protection, lorsque l'emploi des armes nucléaires ou chimiques est envisagé par l'ennemi. sans faire de distinction pour les hommes et les femmes, parce que lorsqu'on a affaire à nos voisins du Nord ils s'en foutent complètement, et ne se sentent pas obligés d'avoir la nuque dégagée même lors des cérémonies : ils ont une coupe propre, que les cheveux soient longs, mi-longs ou courts, point, et les tatouages font partie de leur identité culturelle.

Puis le GT 10.800 a été dissous et transféré à Evreux, comme escadron du GTSICAéro, qui a peut être changé de nom aujourd'hui.

J'ai d'abord été affecté à la section d'enseignement de l'escadron, et on a mis en place un réseau avec machines virtuelles. Enfin, « ils ont mis en place », parce qu'il faut bien laisser la place aux jeunes, et que de toutes façons les allers-retours à l'hôpital ont repris.

Alors on m'a donné une dernière affectation, au bureau sécurité du Commandement du GTSICAéro, ou ce qui l'a remplacé, où l'on était 2 : un ancien chiffreur du GT 10800, qui avait fait partie d'une petite section d'administration système, dite équipe de sécurité, au GT10800 et où je ne faisais pas chef par dérogation due à mon état de santé, malgré la fait que je sois « le plus ancien dans le grade le plus élevé », c'est à dire adjudant avec plus d'années de carrière que l'autre adjudant qui était là et du coup faisait chef, qui était lui devenu Adjudant Chef, parce que lui avait réussi le concours S3 probablement dès la première année, et que c'était désormais lui le Chef, ce qui m'arrangeait bien, qui faisait tout sauf Linux, du chiffre à Windows Sever ; et moi, qui m'occupais de Linux, et plus particulièrement de RedHa5 parce qu'il en reste un peu dans l'Armée de l'Air et qu'on peut acheter le support technique obligatoire de garantie, qui offre pour la RedHat 5 la possibilité de raccorder la machine à leur système de mises à jour moyennant l'enregistrement de la machine sur l'interface d'administration des contrats de la société RedHat, ce qui nous faisait une belle jambe, car nos réseaux Confidentiel Défense et Secret sont déconnectés d'Internet, et que si on a bien réalisé la passerelle SIGC permettant de raccorder deux réseaux de même niveau de confidentialité, comme le réseau Confidentiel Otan et le réseau Confidentiel Défense lors de certains exercices, ce qui nous a laissé une longueur d'avance sur les américains, mais qu'on a gardé pour nous plutôt que d'inviter les différents pays de l'Otan à nous envoyer leurs équipes en stage histoire de faire du transfert de technologie entre alliés. On arrive à raccorder deux réseaux de même niveau grâce à une combinaison de passerelles (proxies), avec serveur antivirus, de firewalls de réseau d'entrée, de sortie et d'administration + logs, dont les prémices ont été le firewall à 4 entrée réalisée sur une disquette qui comprenait le noyau Linux et ses modules, un script principal qui faisait le processus de démarrage init, un autre script qui fixait les interfaces réseau avec leurs éventuelles passerelles ; et, pour chaque interface et port d'entrée qui n'était pas filtré par un TCP Reset en fin de liste, le port de sortie et la ou les interfaces autorisées, ainsi que les alias d'adresse en fonction de l'adresse de destination demandée, que le routeur intégré du Noyau Linux se chargeait de router tout seul, réalisé pour quatre interfaces physiques entrées à-partir du script de base fourni pour une ou deux entrées, car une est un rebond sur le routeur entre deux réseaux avec la même interface physique. Associé à une machine 486 dotée de 4 cartes réseau ISA sans disque dur, d'un switch, d'une machine sous Debian faisant DNS avec Bind9, messagerie avec Postfix Cyrus, annuaire avec OpenLDAP, et serveur Web avec Apache. Opsnet était aussi branché sur le switch, et c'était le Vrai Matériel dont on était venu faire la démonstration, sauf qu'OpsNet était un portail rassemblant les informations de divers réseaux de conduite et de commandement, dont ICC de l'Otan et le système français de chez Dassault aviation, ou d'un autre fabricant faisaient partie, Opsnet faisant la synthèse, qui quant à lui était développé à Mont de Marsan, dans l'unité spécialisée qui disposait entre autres d'immeubles complètement étanches aux signaux radioélectriques. Ce qui veut dire qu'ils pouvaient faire du développement au niveau Secret. sur son , ce qu'on m'a demandé en 6 mois, c'est de fabriquer les a mise à jour offline de la RedHat 5, ce que j'ai fait en prenant mon temps, et en peaufinant le script bash qui à partir du répertoire des paquets téléchargés sur le site construit la base de logiciels Redhat, fabrique les iso en les bourrant jusqu'à la gueule avant de passer à la suivante, et brûle et vérifie les CDs ou DVDs en les éjectant quand c'est fini. J'ai aussi fait la documentation, sous Word, avec le template que m'a fourni mon collègue. Et vu mon aversion pour ce logiciel, je crois que je ne m'en suis pas trop mal sorti.

Alors on a fait un pot entre collègues, que m'a organisé mon chef d'une personne, avec les collègues du chiffre, parce que je ne connaissais personne d'autre dans cette boîte, et qu'au bout de 30 ans, 6 mois et 24 jours le commandant d'unité avait décrété qu'il n'y aurait pas d'ordre du jour de l'unité pour moi. Et je suis parti en retraite avec ma cafetière, ma rallonge multiprise perso, et mon sac d'effets de combat bourré à ras la gueule sous le bras. Ainsi que le lecteur pod que m'avait offert avec la quête, qui prend heureusement en compte les fichiers ogg. Le lecteur m'a servi lors de mes hospitalisation^s à Daumezon, parce qu'il n'y a aucune raison que ça s'arrête.